

n° 362 - Mai-Juin 2022

imag

Le magazine de l'interculturel

Rencontre avec Saadia Mosbah
Etre Afro en Tunisie

Panoramique

À QUOI SERT (encore) L'INTERCULTUREL ?



Dédicace

À HABIBA-AHMED FOUNDATION

Il y a 20 ans, Habiba El Hajji (45 ans) et Ahmed Isnasni (47 ans) sont abattus dans leur maison à Schaerbeek par un sympathisant du Vlaams Block. Crime raciste.

20 ans plus tard, le racisme et le populisme ne cessent de gagner du terrain.

En créant Habiba-Ahmed Foundation, Kenza Isnasni souhaite transmettre – au-delà de la mémoire de ses parents – l'histoire collective de l'immigration, en insistant sur la reconnaissance de la contribution des migrants dans la société, le dialogue interculturel, et la lutte contre le racisme.

EDITO

*Coordinateur
au CBAI* Pascal **PEERBOOM**

Les invisibles

Elles s'appellent Fatou, Hélène, Karolina, Sissi, Fadila, Agnieszka, Claudine, Tala ...

Elles frottent, brossent, récurrent, époussettent, repassent, et soulèvent, portent..., elles sont aussi des confidentes.

Elles, ce sont les travailleuses domestiques. Travailleuses parce que ces tâches sont majoritairement effectuées par des femmes. Elles sont employées de maison, aides familiales, assistantes maternelles, gardes d'enfants à domicile.

Elles remplissent des besoins grandissants là où la population vieillit et où il y a pénurie de services à la petite enfance et aux personnes dépendantes. Soit à peu près partout en Europe occidentale. Un travail de l'ombre mis en lumière le temps d'un virus, révélant leur caractère indispensable, et qui a permis d'éclairer un peu leur quotidien.

Entre fortes amplitudes horaires et salaires minimum, les travailleuses domestiques s'exposent à diverses maladies professionnelles, car elles manient souvent des produits toxiques et courrent des risques de troubles musculo-squelettiques. Elles restent pourtant, la plupart du temps, invisibles. Et plus encore lorsqu'elles sont sans papiers. A la pénibilité des tâches, il faut ajouter l'absence de contrat et de sécurité sociale, l'absence de temps de repos, la sous-rémunération, la surcharge de travail, l'isolement, les violences psychologiques, physiques ou sexuelles, voire le travail forcé ou l'esclavage.

Le 16 juin, c'était la Journée internationale des travailleurs et travailleuses domestiques. A l'initiative de la CSC¹, des femmes sans papiers se sont regroupées – malgré les difficultés – en une Ligue des travailleuses domestiques. Pour sortir de l'anonymat, pour révéler au grand public leur situation et pour revendiquer, entre autres, une régularisation par leur travail mais aussi la lutte contre l'exploitation et les violences dont elles font l'objet au quotidien. Pour revendiquer une fois de plus, des conditions de travail dignes qui passent aussi par la régularisation de celles qui sont « sans papiers », elles ont fait grève.

Parce qu'elles sont essentielles. ▶

[1] Plus d'infos : Ligue des travailleuses domestiques, CSC-MOC Bruxelles.
Contact : Magali Verdier, 0487 163 558.

SOMMAIRE



Edito

Pascal Peerboom	3
-----------------------	---

Panoramique

À quoi sert (encore) l'interculturel ?	6
Quelle époque en effet pour être formatrice interculturelle !	8
<i>Diana Szántó</i>	
40 ans de pratique interculturelle : itinéraire trépidant	10
<i>Ariella Rothberg</i>	
Kizoba zoba et Pashtounwali : une rencontre improbable	16
<i>Basile Nzolameso</i>	
L'expérience de la Cooperativa Ruah à Bergame	22
<i>Francesca Belotti et Bouchra Gzouly</i>	
Mettre en scène, être en scène	26
<i>Piernicola Di Pirro</i>	



Les non essentiel·le·s

- Il slam radical 29
Entretien avec Nicolò Gugliuzza

Rencontre

- Etre Afro en Tunisie 32
Entretien avec Saadia Mosbah

Info dessinée

- Conner à Molenbeek 36
Dessin Barrack Rima, texte Massimo Bortolini

Migrants

- Derrière l'exil, des projets de vie 38
Entretien avec Sarah Degée

Texte sur photo

- Dans ta langue*, de Geneviève Damas 42
© Lieven Soete



PANORAMIQUE

À quoi sert (encore) l'interculturel ?

« Les compétences interculturelles sont des capacités psychosociologiques permettant aux personnes (et pas uniquement à celles issues de l'immigration) de faire face, de manière plus ou moins "efficace", à des situations complexes engendrées par la multiplicité des référents culturels, dans des contextes sociaux, économiques et politiques inégalitaires »¹. De plus en plus inégalitaires, pourrait-on renchérir.

Dans un contexte où les crises se multiplient et se durcissent, la question de l'efficacité de l'interculturel n'est pas rhétorique. Des critiques pointent les limites de cette approche, son incomplétude, voire sa mièvrerie au vu des défis actuels de cohésion sociale.

Il est vrai que les effets de l'interculturel sont d'autant moins spectaculaires que *le long terme est notre urgence*. Néanmoins, ce constat n'a jamais empêché les formatrices et formateurs de questionner leur méthode pour tenter de mieux la charpenter à nos sociétés multiculturelles.

Profitant des réflexions collectives brassées au sein de Zelda², projet européen de formation à l'interculturel impliquant le CBAI et 5 autres associations, nous avons ouvert le débat sur base de pratiques à l'œuvre en Belgique, en France, en Italie et en Hongrie. Ces réflexions critiques sont des jalons pour continuer à (re)nouer les relations entre les êtres humains, aussi modestes que soient les résultats, aussi proche que soit l'instant des dangers pour notre démocratie affaiblie dans ses fondements.

[1] Manço Altay, *Compétences interculturelles des jeunes issus de l'immigration. Perspectives théoriques et pratiques*, 2002, Paris, L'Harmattan.
[2] www.training4interculturality.eu/it/home/

QUELLE ÉPOQUE pour être formatrice interculturelle !



anthropologue David Berliner s'exprime ici par l'intermédiaire d'un alter ego imaginaire, exposant son exaspération à devoir embrasser une identité professionnelle qui, non seulement semble étrange à la plupart des mortels ordinaires, mais qui le fait

apparaître comme un dangereux subversif dans toute société bien élevée. Le témoignage, hilarant et pourtant tristement réaliste, décrit en détail un dîner de famille au cours duquel le héros se trouve en conflit avec à peu près tous les membres de sa famille, qui expriment tous naïvement et de la manière la plus naturelle les préjugés et les croyances racistes les plus absurdes. Il jongle désespérément entre rester social et défendre (timidement) ses propres convictions, entrant parfois dans une rêverie délirante, imaginant prendre une violente revanche pour la torture émotionnelle à laquelle il est exposé.

Pour moi, l'anthropologie et l'approche interculturelle ont toujours été les deux faces d'une même pièce, l'une visant à comprendre et à traduire, l'autre à éduquer patiemment afin de transformer la société en réformant la pensée individuelle. Elles proviennent de la même source intellectuelle, nourrie par la conviction que les gens peuvent converser par-delà des frontières culturelles et qu'une telle conversation enrichit le vocabulaire collectif de l'humanité tout entière. Elles partagent également une pratique commune, qui consiste à transformer les rencontres humaines en un outil d'apprentissage du monde.

J'ai emprunté ce titre emphatique à David Berliner, qui termine sa note de terrain fictive « An Anthropologist For Dinner » par une exclamation similaire : « Quelle époque en effet pour être anthropologue ! ». Je peux sympathiser avec Berliner, je suis également anthropologue. En plus de cela, je suis aussi une formatrice interculturelle. Cela ne rend pas la vie plus facile.

Contre les hiérarchies et les catégories

Ces déclarations ne sont certainement pas révolutionnaires. Il est difficile de voir comment ces principes, et d'autres similaires, ont pu être considérés comme subversifs, et encore moins comme dangereux. Il y a, bien sûr, une raison. C'est parce que l'anthropologie, souvent accusée d'avoir commencé en tant que complice servile du colonialisme, a, malgré tout, depuis le début, incarné une contre-déclaration, c'est-à-dire une déclaration contre, une révolte, un refus d'accepter de manière irréfléchie que quelque chose soit vrai simplement parce que beaucoup de gens le prennent pour acquis, ou parce que cela sert les intérêts de ceux qui sont au pouvoir. L'anthropologie a contesté les hiérarchies raciales et ethniques établies, les idées sur l'infériorité de certaines cultures et la supériorité d'autres, la nature divine du règne du plus fort et la bienveillance de la condescendance paternaliste envers les plus faibles. Le problème, c'est que ce sont des choses que la plupart des gens n'aiment toujours pas entendre. Surtout aujourd'hui.

La formation interculturelle est pour moi la version appliquée de l'anthropologie, c'est l'anthropologie appliquée à la vie quotidienne. Elle est mi-science, mi-vision sociale et, en tant que telle, elle est inévitablement politique. Il est plus facile de comprendre maintenant pourquoi elle met certaines personnes en colère, malgré son apparence innocente. La formation interculturelle, tout comme l'anthropologie, soulève des questions sur le statu quo et menace de saper ses fondements idéologiques. Évidemment, il y a des variations et des nuances. Il est plus difficile d'obtenir un soutien social et politique pour la vision interculturelle dans une société autoritaire que dans une

en effet

Présidente de Artemisszio
(Budapest) Diana SZÁNTÓ

société relativement libre. L'accent est mis ici sur le «relativement». En France, en Belgique ou en Hongrie, les enjeux peuvent être différents, les obstacles peuvent sembler plus ou moins grands, mais le travail pédagogique est à peu près le même : il vise à faire réfléchir les gens sur les cages qui emprisonnent leur imagination, à les aider à remettre en question ce qu'ils ont appris à tenir pour acquis, et à les encourager à repousser leurs propres limites, juste un peu, pour qu'ils puissent voir d'autres cieux, d'autres montagnes et d'autres mers, ou voir le même paysage avec des yeux nouveaux.

Les limites de cette approche ne sont pas tant constituées de l'extérieur. Elles sont en quelque sorte intrinsèques, inhérentes à la position intellectuelle et éthique. Parier sur la force transformatrice du dialogue devrait être l'outil parfait pour jeter un pont entre différents groupes sociaux et opinions politiques. Mais, comme le raconte l'histoire de Berliner, même un anthropologue, qui n'est pas ébranlé par la différence culturelle découverte dans des endroits éloignés, a du mal à faire face aux opinions différentes des gens trop proches de lui. Anthropologues et formateurs interculturels, nous essayons tous de naviguer entre le marteau et l'enclume, entre le relativisme culturel et une vision sociale solide et radicale, refusant fermement de hausser les épaules devant des injustices évidentes. Le paradoxe est insoluble.

Paradoxe et promesse unique

Accepter le racisme comme un point de vue possible parmi d'autres anéantirait l'intention initiale. Accepter un dialogue ouvert avec le racisme annihilerait la revendication initiale, forçant l'anthropologue ou le formateur interculturel à admettre que l'homme ne peut pas toujours converser à travers des



© Massimo Bortolini

frontières culturelles. Il ne semble pas y avoir d'échappatoire à ce paradoxe. La défaite semble inévitable. La position interculturelle « soft » ou modérée est facilement attaquable des deux côtés : de la part des défenseurs des droits, comme de la part des suprématistes avoués ou secrets. Des deux côtés, la perspective interculturelle peut même sembler lâchement apolitique.

Je voudrais ici plaider en faveur de la politique de l'interculturalité. C'est précisément parce qu'elle s'exprime à partir d'un point de vue apparemment intenable qu'elle est porteuse d'une promesse unique, celle de continuer à essayer d'élaborer et de défendre une nouvelle universalité au sein de « l'univers des mondes multiples » – pour emprunter à un autre auteur, cette fois, à un philosophe sénégalais, Souleymane Bachir Diagne. Si nous voulons continuer à vivre en tant que société en paix avec nous-mêmes et avec la nature dont nous faisons partie, nous sommes obligés de tenter l'impossible : nous entendre, nous accommoder, nous confronter, faire la paix et, après un dîner de famille désastreux, nous dire au revoir avec un sourire d'acceptation, en laissant ouverte la possibilité d'une autre confrontation certaine et d'une réconciliation improbable mais qui se produira peut-être demain. ▶

40 ans de pratique interculturelle : itinéraire **TREPIDANT**



*Ariella Rothberg est co-autrice,
avec Margalit Cohen-Emerique,
de « La méthode des chocs culturels : manuel
de formation en travail social et humanitaire ».
Nous lui avons demandé ce qui l'a amenée
à l'interculturel. Il n'y a pas de hasard,
dit-elle¹, si l'on observe les nombreux
éléments de son parcours de vie.
Ces étapes, qui l'ont fait vivre dans des pays,
des langues et des milieux différents,
ont été accompagnées de prises
de conscience successives qu'elle partage ici.*

e suis née en Israël en 1953, lors d'une période très mouvementée dans la vie de mes parents. Mon père venant de France et ma mère de Hongrie se sont installés et rencontrés dans un kibbutz, qu'ils ont été obligés de quitter quelques mois avant ma naissance, suite à une dissension politique entre les membres de cette communauté. Quelques temps après une arrivée au monde qui ne s'est donc pas faite sous le meilleur des auspices, mes parents ont décidé de rentrer en Europe, déçus par leur projet de vie avorté. J'avais 16 mois lors de ce départ ; nous avons atterri, je devrais dire amerri, en France, et très vite, ma mère qui venait de trouver du travail m'a confiée à sa tante maternelle qui vivait en Suisse allemande, où je suis restée jusqu'à mon arrivée en France à l'âge de cinq ans. Si vous me demandez quelle était ma langue maternelle, je ne saurais vous répondre. En partant d'Israël, je baragouinais, m'a-t-on dit, un mélange d'hébreu et de français. Chez ma grand-tante en Suisse allemande, on parlait l'allemand, le hongrois, le suisse-allemand, le français et parfois l'italien et l'anglais. En tout état de cause, à mon arrivée en France, je parlais français.

Une affaire d'identité multiple

Et si je me suis adaptée facilement à la vie française (je ne garde aucun souvenir de ma vie d'[«] avant » - Israël, la



© Massimo Bortolini

m'interroger sur la situation du peuple palestinien et la question des minorités, même si cela ne se posait pas alors de façon autant cruciale que dans les périodes suivantes.

En rentrant de ce voyage, j'ai entamé quelques années d'errance universitaire, ponctuées par une intense activité militante. Après quoi, je me suis orientée vers des études de psychologie, en commençant déjà à axer mes recherches sur le monde arabe. Après l'obtention de mon diplôme de psychologue clinicienne, j'ai ensuite poursuivi par une thèse d'ethnologie, en me spécialisant en ethnologie du Maghreb.

Au Maroc, une expérience fondatrice

J'ai effectué plusieurs voyages, en Egypte tout d'abord, puis en Tunisie, en Algérie et au Maroc, qui m'ont conduite vers une réflexion sur la condition des femmes, des minorités, des pays à diversité culturelle et ethnique. Ce qui m'a amenée à effectuer mon terrain d'études pour ma thèse au Maroc, et qui m'a conduite à y faire de nombreux séjours dans les 5 années qui ont suivi. J'avais commencé d'ailleurs à apprendre l'arabe dialectal algérien, mais j'ai vraiment mis en pratique cette langue au Maroc. J'ai passé de longs mois dans un bidonville de Rabat et au sud du

pays, en immersion au sein de minorités ethniques vivant au pied des montagnes de l'Atlas.

Cette expérience, que vit tout anthropologue immergé dans un terrain, m'a amenée, dans la rencontre avec une réalité différente de la mienne, à modifier mes perceptions, à entraîner ma curiosité, mon sens de la compréhension de la vie de personnes vivant dans un contexte profondément différent du mien.

Revenue en France avec mon doctorat en poche, je me suis orientée vers la recherche, et j'ai passé quelques années à répondre à des appels d'offre de recherche en indépendante. Parallèlement, j'ai commencé à être sollicitée pour des interventions en formation, en direction de professionnels du social, pour des éclairages à partir de mes connaissances sur les populations du Maghreb. C'était à l'époque une des principales populations qui interpellait les travailleurs sociaux, pour lesquels la rencontre avec la diversité et la différence était encore très difficile à gérer. Mes interventions portaient sur des sujets ciblés, bien que parfois encore trop généraux : les femmes, la famille, le rapport au corps (sujets qui avaient trait à ma thèse), etc.

A l'épreuve de l'exotisme

Bien que ravie de pouvoir partager mes expériences et mes connaissances avec des professionnels en lien direct avec les populations migrantes, je me suis rendue compte que ces connaissances transmises, même si elles étaient issues d'apports puisés sur le terrain, auprès des populations elles-mêmes, n'étaient pas perçues par les intervenants sociaux comme des données à intégrer dans leur pratique au quotidien, mais représentaient plutôt des éléments d'un exotisme de l'ailleurs, passionnant, mais peu utile dans leur professionnalité. J'ai commencé alors à me pencher sur des questions de pédagogie, en lien avec les professions du social, avec toujours, en arrière-plan, l'interrogation sur la méthodologie de formation. Comment articuler connaissances théoriques et mises en pratique ? Comment dépasser la barrière des préjugés, des représentations sur l'autre pour

L'approche interculturelle selon Margalit Cohen-Emerique

En 3 étapes :

1. La décentration, première étape de l'approche interculturelle, consiste à se distancier par rapport à soi-même, en tentant de prendre conscience de son cadre de références, en tant que sujet porteur d'une culture et de sous-cultures, replacées à chaque fois dans une trajectoire personnelle. Une meilleure connaissance de soi, de son identité sociale et culturelle, est la condition qui permettra de faire émerger la relativité de ses points de vue.

La méthode des chocs culturels (ou incidents critiques) est l'outil de formation créé par Margalit Cohen-Emerique pour susciter chez les personnes cette « capacité à la décentration », c'est-à-dire la possibilité de faire émerger les représentations issues de leurs systèmes de valeurs et de normes, de leurs préconceptions et préjugés, qui fonctionnent comme des grilles de décodage de l'altérité différente. Ces représentations sont souvent inconscientes, se présentant aux personnes comme la réalité ou comme des références familiaires qui vont de soi, d'autant plus prégnantes qu'elles sont pratiquées par le milieu social environnant généralement homogène. L'objectif est dans le même temps d'arriver à distinguer ces modèles et valeurs de ceux de l'autre différent, rencontré en situation professionnelle, tout en travaillant sur ses préjugés, stéréotypes, ethnocentrismes, représentations. Cette prise de conscience de ce que l'on appelle les « lunettes culturelles » n'est pas aisée à faire par soi-même et demande souvent un travail de longue haleine.

Ici repose un des points forts de cette méthode : pouvoir exprimer ses affects, ne pas les refouler, au contraire les repérer et les intégrer dans sa réflexion, est une démarche essentielle dans ce travail de décentration. L'expression des affects est la porte d'entrée à la découverte de ses référents, ceux qui sont très investis sur le plan personnel et professionnel et qui constituent des éléments essentiels de l'identité. Ils permettent de découvrir les zones sensibles, les noeuds en relation à certaines thématiques, aux principes auxquels

on est profondément attaché. Ils révèlent, lors de chocs particulièrement violents, la déstabilisation du professionnel dans la situation vécue.

2. La deuxième étape de l'approche interculturelle de Cohen-Emerique, qu'elle nomme « entrer dans le cadre de référence de l'autre », signifie tenter d'aller voir ce qui donne sens et valeurs à l'autre, ce qui fonde ses rôles, ses statuts, ses croyances et aspirations, en se plaçant de son point de vue. Cette démarche a obligatoirement pour corollaire une attitude d'ouverture, une écoute active, un effort de curiosité, pour contextualiser les éléments récoltés, un intérêt pour l'autre, même si ses façons d'être ou de faire nous heurtent.

Ceci induit en parallèle la nécessité de développer des connaissances précises, tout en tenant compte du parcours spécifique de chaque personne. Il ne s'agira pas seulement de découvrir les différences culturelles mais aussi les identités liées à la trajectoire migratoire, ainsi que les processus d'acculturation inhérents à la migration et toujours intériorisés de façon unique dans une subjectivité.

3. Troisième étape de l'approche interculturelle de Cohen-Emerique, la négociation/médiation invite à passer au-delà de la prise de conscience de son propre cadre de références et de celui de l'autre pour trouver des solutions aux conflits et problèmes qui respectent le plus possible les identités et les valeurs de deux parties. Il s'agit donc de rechercher ensemble (le professionnel et l'individu ou la famille) par le dialogue et l'échange, un minimum d'accord où chacun se voit respecté dans son identité, dans ses valeurs de base, tout en se rapprochant de l'autre – la connexion devant se faire des deux côtés alors que généralement elle est attendue uniquement du côté du demandeur. C'est un rapprochement réciproque pour aboutir à un compromis acceptable par tous, qui permet d'éviter l'imposition aveugle d'une règle sur une autre. Mais l'on demande aussi au professionnel d'aider son public à faire ce pas, car il est lui en posture de le conscientiser.►



© Pascaline Adamantidis

Stagiaires et professionnels de l'interculturel à la rencontre Zelda de Bruxelles, avril 2022.

s'adapter à tout type de professionnels et de contextes, et j'ai alors réajusté mes méthodes d'intervention, en fonction des publics reçus, mais sans en modifier fondamentalement la base. Aujourd'hui, je travaille en formation avec des professionnels de différents milieux et domaines, mais qui ont tous eu affaire avec l'altérité, d'une manière ou d'une autre, dans leurs pratiques professionnelles. Je peux rencontrer des personnes confrontées à la diversité culturelle de façon quotidienne et qui sont conscients de leurs lacunes, comme des individus ou des groupes de professionnels qui n'ont qu'une très vague idée de ce qu'est la notion d'interculturalité, même si, au fond, ils la rencontrent aussi dans leur quotidien professionnel.

Une approche qui reste confidentielle

Si l'on y regarde de près, même si l'approche interculturelle de Margalit Cohen-Emerique est connue dans le milieu de l'interculturalité, nous sommes relativement peu nombreux à y avoir été réellement formés. Le projet Zelda² a rassemblé ceux qui, en Europe ont approché de près ou de loin Margalit Cohen-Emerique et sa méthode. Que ce soient en France, en Italie ou en Hongrie, cette méthode a laissé quelques traces qui pourront continuer à se transmettre, même par le biais de quelques individus et structures spécifiques. La situation en Belgique francophone est un peu différente, par l'existence même du CBAI, où des générations de formateurs ont été «saisis» par la méthode et s'en sont inspirés dans leurs formations autour de l'interculturalité, de façon large. Et des générations de professionnels, des travailleurs sociaux souvent, ceux qui accompagnent un public multiculturel, se sont inscrits dans cette démarche. Ce sont des personnes qui s'interrogent dans leur pratique au quotidien, qui s'affrontent à des difficultés dans un monde toujours plus changeant.

La question est pertinente de se demander si cette méthode formative, élaborée dans les années 1980 est encore adaptée au contexte actuel, aux transformations

améliorer la communication ? Comment articuler cette professionnalité très riche des travailleurs sociaux avec la compréhension de ces « autres » différents ?

Cette série d'interrogations a trouvé sa réponse dans la lecture d'un article signé Margalit Cohen-Emerique. Je ne connaissais pas les travaux de cette auteure, mais j'ai ressenti comme une « illumination » en lisant cet article qui détaillait sa méthode de formation et son cheminement. L'ensemble de ce qui était décrit dans cet article correspondait trait pour trait à mes interrogations du moment et aux conclusions auxquelles j'étais arrivée. Mais il s'est passé encore 5 ans avant que je n'arrive à la rencontrer et à lui demander d'être son élève. Et il a fallu encore au moins 9 ou 10 ans de travail en supervision avec elle, avant que nous ayons de véritables rapports de « collègues », jusqu'à l'écriture de notre livre commun édité 7 années encore après... J'ai alors progressivement arrêté mon activité de recherche pour me consacrer à la formation, à partir de sa méthode.

L'altérité en fonction des publics

J'ai travaillé pour être en adéquation avec la méthode telle qu'elle la développait, tout d'abord parce qu'à l'usage, elle me correspondait complètement, et aussi parce ce que la pratique aisée et fluide n'est pas venue de suite, loin s'en faut. Après un bon nombre d'années de pratique de la méthode auprès de professionnels d'horizons très divers, j'ai aussi beaucoup réfléchi à la question de la nature du public formé, puisque Margalit Cohen-Emerique avait construit sa méthode essentiellement en direction des travailleurs sociaux (au sens large). J'ai pris conscience que cette méthode ne pouvait

profondes qui ont affecté et affectent encore nos sociétés. Ainsi, on rencontre aujourd’hui des formes de diversité, qui sont bien plus larges qu’elles ne l’étaient à l’époque où Margalit Cohen-Emerique a construit sa méthode : le public reçu par les professionnels n’est plus constitué que de personnes migrantes primo-arrivantes, mais on a aussi affaire à des 2^e voire 3^e générations de personnes issues de la migration. Nos sociétés européennes sont travaillées par les questions de diversité de genre, d’orientation sexuelle, de différences de statuts.

Un intérêt qui se consolide

Tout ceci a des incidences sur la notion de zones sensibles. Rappelons que les zones sensibles, selon la définition de Margalit Cohen-Emerique, sont des domaines de la vie où les incompréhensions, les malentendus et les tensions arrivent avec plus de fréquence, ou sont le plus susceptibles d’arriver. Pourquoi la compréhension de la notion de zones sensibles est-elle si importante pour l’éducation interculturelle ? «Parce que celles-ci fonctionnent comme des tremplins invisibles sur lesquels il est facile de trébucher, comme l’a si bien dit notre collègue hongroise Diana Szántó. La forte réaction émotionnelle qu’elles provoquent lorsqu’elles sont mises en cause réduit les chances de satisfaction mutuelle dans l’interaction, empêche la compréhension réciproque, perturbe le fonctionnement de l’empathie et rend très difficile les solutions gagnant-gagnant dans les conflits.»

Le fondement de la méthode est de travailler avec les représentations des personnes, celles qui sont en formation par exemple. Travailler sur la question de la posture, c'est arriver à distinguer ce qu'est l'autre-different de ce que je voudrais qu'il soit, comment regarder l'autre, en faisant attention à ce que je projette et ce que j'interprète, c'est aussi s'ouvrir à la différence. Le fondement de la méthode, c'est travailler sur moi pour mieux regarder l'autre.

Certes, l'évolution des sociétés amène de nouveaux défis, qui reposent beaucoup sur les personnes qui ont, je le dirais ainsi, une sensibilité interculturelle, qu'elles soient dans une posture de formation ou d'accompagnement de publics multiculturels. C'est là où le bât blesse, parce que

c'est beaucoup demander aux personnes qui s'investissent dans cette aventure interculturelle. Au-delà de la curiosité et de l'intérêt pour les autres-différents, ils devront sans cesse remettre du fil sur le métier. Etre continuellement à l'affût des transformations du contexte, c'est un travail permanent d'information, voire de modification de ses concepts, mais aussi un travail sur soi, pour y déceler ses propres zones sensibles qui peuvent être obstacles à l'interaction.

L'intervenant en formation et en intervention interculturelles ne doit donc pas vivre sur ses acquis. Il se doit de renouveler régulièrement ses apports théoriques, de les réajuster à chaque fois, d'ouvrir son champ de compréhension, de savoir réagir sur des questions d'actualité qui devront être intégrées dans ses analyses et pourront l'obliger à travailler parfois dans des directions qu'il n'aura pas prévues.

Rien de tout cela ne constitue pour moi un obstacle à l'application, encore aujourd'hui, de l'approche interculturelle élaborée par Margalit Cohen-Emerique qui, on le comprend, intervient sur les processus mis en œuvre dans l'interaction. Ce serait d'autant plus dommage de se priver de l'extraordinaire apport que cette méthode peut donner aux personnes qui arrivent à l'intégrer et qui en font un outil dans leur pratique. Et s'il ne faut pas nier la difficulté qu'elle peut représenter dans sa mise en œuvre, car elle demande beaucoup au formateur qui a la volonté de l'utiliser, la contrepartie est aussi importante que la difficulté est grande, dans l'immense richesse que cette méthode peut apporter à celui qui s'y investit pleinement.♦

[1] Nous reprenons l'intervention qu'Ariella Rothberg a donné lors de la journée « A quoi sert (encore) l'interculturel ? », le 29 avril 2022 au Coop, à Anderlecht.

[2] Le projet Zelda est réalisé par 6 associations de 4 pays européens (Italie, Hongrie, Belgique et France) avec l'objectif de créer un parcours interdisciplinaire qui permet de renforcer les compétences professionnelles des formateurs par la construction d'un réseau de professionnels qui partagent l'approche interculturelle de M. Cohen-Emerique.

Sortez ouverts

La démarche interculturelle de Margalit Cohen-Emerique expliquée par deux praticiennes : Veronika Varhegyi et Ariella Rothberg.

Podcast #1 et #2



Kizoba zoba

et Pashtounwali : une rencontre improbable

© Pascaline Adamantidis



Notre vie au centre MENA (mineurs étrangers non accompagnés) Les Hirondelles est rythmée par le changement : les vagues migratoires successives, les adaptations organisationnelles de l'accueil, le turn-over des jeunes, mais aussi des collègues, des stagiaires, des bénévoles, etc. Tous ces soubresauts nous amènent régulièrement à devoir apprivoiser le changement. Mais de toutes ces mutations, aucune n'a eu autant d'impact sur ma pratique que l'arrivée massive des jeunes Afghans. Voici mon témoignage sur ma démarche interculturelle dans mon travail d'éducateur accompagnant des MENA.



u centre Les Hirondelles, avant l'arrivée de jeunes Afghans, l'accompagnement des MENA se déroulait suivant un tracé bien éclairé. Les jeunes accueillis étaient généralement issus d'Afrique du Nord ou subsaharienne et d'Europe de l'Est. Les éducateurs et

les accompagnateurs sociaux maîtrisaient des clés pour les encadrer et leur passer le relais des modes d'emploi utiles à leur intégration.

Le changement massif de population a ébranlé ce qui représentait notre cadre. Rapidement, le doute s'est installé dans notre fonctionnement. Les réponses que nous avions construites pour faire face aux difficultés d'encadrement de nos bénéficiaires ne tenaient plus la route.

Une anecdote fondatrice

Je me souviens de l'arrivée de ce jeune Afghan, mince, fragile comme un papillon, au regard perdu. En tant qu'éducateur référent, ma tâche prioritaire était de faire l'inventaire de ses biens pour organiser l'achat de vêtements de première nécessité, et ensuite de lui présenter le Règlement d'ordre intérieur (ROI). Nous nous sommes retrouvés tard dans la nuit dans le bureau, avec un jeune qui faisait le *tarjuman*¹.

En mode *urbi et orbi*, j'ai commencé à réciter ma litanie des interdits et des limites inscrites dans le ROI. Le jeune m'a écouté attentivement sans m'interrompre. À la fin de la lecture, je lui ai demandé s'il avait bien compris ; puis je l'ai invité à signer le ROI. Après un moment de silence, le jeune refuse. À ma question de savoir pourquoi, il répond : « Je n'ai entendu que ce que je ne dois pas faire. Pourtant, moi j'ai besoin de savoir ce que je dois faire. Ce que je ne dois pas faire ne m'intéresse pas, ça ne m'aide pas à avancer, puisque je ne dois pas le faire ». Il se lève aussitôt et quitte le bureau. Je reste ébahie.

Quelques jours après, la question du ROI doit à nouveau être abordée collectivement lors de la réunion des jeunes. Elle déclenche la même réaction, comme si les jeunes avaient eu le temps de se concerter. Nous essayons une résistance collective et décidons d'interrompre la réunion pour éviter l'escalade.

Un premier décodage

La méfiance est contraire au principe d'hospitalité recommandé par le *pashtounwal*². Pourtant, c'est bien la méfiance qui prime quand on s'adresse pour la première fois à de jeunes Pachtounes. Le postulat « méfiez-vous de tout étranger même s'il vous récite le Coran ou vous montre le chemin » nous éclaire sur l'état d'esprit qui préside au moment de l'accueil. Le peuple pachtoune a souvent payé un cher tribut à son hospitalité légendaire : de multiples envahissements agressifs de son territoire ont été perpétrés par des étrangers. Étant nous-mêmes étrangers à la communauté, nous sommes perçus *a priori* et jusqu'à preuve du contraire, comme de potentiels prédateurs.

La méfiance sera la posture première vis-à-vis de tous les intervenants, éducateurs, tuteurs, avocats, assistants sociaux, médecins, thérapeutes, professeurs, etc. Il faudra du temps et une mise à l'épreuve sérieuse de notre crédibilité pour passer à l'étape suivante. Mais une fois cette crédibilité avérée, la communication se focalisera sur la création et le maintien du lien.

Nos évidences ne sont pas si évidentes

Après débriefing avec le collègue co-animateur de la réunion, une conclusion s'impose : ainsi sonne le glas d'une pratique éducative ! Le changement se pose en fait accompli. Faut-il lui résister et affronter la ligue ? Ou faut-il saisir l'opportunité d'une autre orientation ? Bien que la résistance fasse partie du processus, nous optons pour la seconde option. Nous allons nous repositionner et avoir l'humilité de reconnaître l'inefficacité de notre ancienne posture.

Le questionnement, né dans le feu de l'action, s'élabore au cours de nombreux échanges entre collègues. À commencer par notre conception du cadre dont, pour la plupart, nous ignorons la genèse. Le cadre est une notion psychanalytique transposée en éducation par José Bleger. Selon lui, on peut parler de cadre – éducatif ou thérapeutique – seulement lorsqu'il y a peu ou pas de variant. Le cadre persiste dans le temps (repères, rituels, règlement, etc). « Bleger distingue cadre et processus. Le cadre résulte de l'intrication de deux séries d'éléments. Il y a d'abord un système d'invariants, de constantes, qui forment un contexte à l'intérieur duquel se déroule la cure. Ce système d'invariants est proposé par l'analyste, il est consciemment accepté par le patient comme s'il s'agissait d'une règle du jeu ; il ne doit être "ni ambigu, ni fluctuant, ni altéré". Mais le cadre n'est pas seulement ce qui est trouvé par le patient, il est aussi ce qui provient de lui. »³ Par ailleurs, selon notre conception initiale et consensuelle du cadre, l'adulte se mettait automatiquement dans la position haute, celle de celui qui sait, qui détient le savoir.

Tout était donc clair, sur fond de ce qu'on pourrait qualifier – avec prudence – de vision judéo-chrétienne.

- Les jeunes Africains, issus d'anciens pays colonisés, s'accommodaient assez bien de cette posture historique



© Kenayah

Le patchwork *kizoba zoba*
dans sa conception *Made in Congo*.

sans loi). La notion de limite, quant à elle, se développe explicitement dans des règlements écrits, qui anticipent les transgressions et tarifient à l'avance les sanctions sociales ou éducatives. Ces évidences vont bientôt voler en éclats.

Naissance d'un concept : *Kizoba zoba*

Kizoba zoba est une expression en lingala qui signifie l'art de faire le fou. Dans les années 1970, sous le règne de Mobutu et sous le patronage de la Belgique, un hôpital psychiatrique a été créé pour soigner les personnes présentant des troubles mentaux. Les autorités de l'époque avaient pris la décision de faire interner toute personne semblant nécessiter des soins psychiatriques.

L'anecdote locale raconte que les policiers en charge de cette responsabilité, faute de mode d'emploi pour déterminer l'état psychique des personnes, se focalisaient sur leur manière de s'habiller.

Porter des haillons était devenu synonyme de folie. Pour échapper à cette sentence, certains « fous » ont eu l'idée de se confectionner des vêtements à l'aide de morceaux de banderoles publicitaires récupérées sur la voie publique. Ainsi s'est développé l'art de faire le fou avec du patchwork – nommé *kizoba zoba*.

Un soir, au moment de la remise de service, mon collègue me prévient : « Les jeunes sont très tendus, il va falloir faire de la fine broderie pour les canaliser cette nuit ». Cette phrase est le point de départ d'une longue broderie inspirée de *kizoba zoba*.

La culture pachtoune est traversée par une diversité d'influences. Les apports grecs, mongols, arabes et anglais ont contribué à la richesse culturelle afghane. Les cultures

dominant-dominé : adulte détenteur du savoir, position haute et pédagogie basées sur la figure du magister. « Le maître a dit... »

- Agir, obéir, vivre comme un Européen étaient synonymes d'être civilisé. Pour les acteurs sociaux, ce postulat était le socle du cadre, une évidence si évidente que tout pouvait se faire en mode « automatique ».
- L'éducation s'appuyait sur son sens étymologique (*educare* : conduire hors de) pour conduire les ouailles vers un modèle prédéfini, inspiré par une morale chrétienne et sous-tendue par la notion de faute.

Dans la genèse de cette vision, la notion de punition s'inscrit par ailleurs dans la loi : selon le droit romano-germanique, *nullum crimen nulla poena sine lege* (ni crime ni sanction

russes et américaines ont, par contre, généré une résistance farouche. Partant de cette idée, nous avons tenté de recréer des conditions favorables à l'intégration d'apports culturels nouveaux. Nous avons pris conscience du fait que les vagues successives qui ont traversé le Centre brassaient trois continents, qu'elles avaient non seulement laissé des traces indélébiles dans nos murs, mais qu'elles avaient aussi largement orienté nos pratiques professionnelles.

Cette prise de conscience nous a conduits à développer une vision plus holistique et interdépendante de nos patrimoines culturels. À partir d'une démarche comparative, nous avons synthétisé le propos, non pas pour l'enfermer dans un catalogue de stéréotypes, mais pour trouver de nouvelles clés de compréhension et adapter nos pratiques. En ce qui me concerne, la modélisation a stimulé ma créativité, ma capacité à faire des liens, comme si elle réveillait en moi un savoir-faire assoupi : j'allais désormais faire de la fine broderie avec les *kizoba zoba* de trois continents.

Restait à cadrer la démarche et son éthique professionnelle. Nous avons voulu qu'elle soit :

- écologique, respectueuse de la personne, de son héritage culturel comme de son ressenti singulier ; dans une juste distance qui modère l'expression émotionnelle des intervenants – eu égard aux vulnérabilités en présence ;
- humble, quittant la posture de « sachant » pour privilégier une relation de réciprocité ; préconisant une posture basse *a priori* pour aller vers une forme de collaboration ou de co-expertise – résoudre ensemble ;
- pragmatique, situant l'efficacité de l'action dans le moment présent, sans généraliser ; la priorité étant de donner des repères ; s'attelant à contenir, sécuriser, écouter, reconnaître, valoriser, et surtout apprendre.

Moyennant ces précautions, nous avons comparé des traits culturels pachtounes avec des traits similaires de substrat africain subsaharien précolonial et de substrat gréco-romano-latin. Nous avons retenu les éléments utiles à nos broderies : en voici les ressorts principaux.

Le premier trait met en évidence un contraste entre une culture de procédures, de tradition écrite et légaliste (le

document atteste), où la conformité sociale se construit en référence à la loi, où le mérite est individuel, et deux cultures de la parole donnée, de tradition orale (la parole donnée est irrévocable ou scellée), où la conformité sociale se construit en référence à l'honneur, où le mérite est collectif (famille, clan, tribu). La première pratique un discours direct, questionne et cible en priorité le contenu des messages ; les deux autres pratiquent un discours indirect, multiplient les marques d'égard et ciblent en priorité la forme des échanges.

Un deuxième trait utile met en évidence trois priorités éducatives :

- L'art grec de la déesse Métis (intelligence pratique, pensée inventive) organise la société par le savoir et le respect des experts. Sa priorité éducative est d'apprendre à compter.
- L'art africain des griots et conteurs (proverbes, métaphores, récits) transmet la moralité par l'expérience et le respect des aînés. Sa priorité éducative est d'apprendre à raconter.
- L'art asiatique des guerriers (vigilance, stratégie, intelligence tactique) garantit la sécurité du groupe par la loyauté et le respect des aînés. Sa priorité éducative est d'apprendre à se taire.

Le troisième trait concerne les modalités du conflit : entre conflictualité orale (débat), évitemennt du conflit et conflictualité physique, le rapport à la parole et à l'autorité est particulièrement chahuté. Nous avons choisi de nous y atteler en priorité.

Dans le feu de l'action, confrontés à des conflits ou des crises, nous convoquons cette nouvelle grille de lecture qui nous permet de poursuivre notre broderie. Je voudrais livrer ici 4 exemples vécus.

Question de gratitude

L'équipe technique du centre fait face à une situation qu'elle qualifie de manque de respect. Elle déplore un manque de reconnaissance de son travail par les jeunes. Plusieurs faits constatés conduisent à cette conclusion : non-respect des tours de lessive, dépôt clandestin de déchets hors des



C'est derrière cette façade des Hirondelles que se tissent et retissent les broderies *kizoba* entre MENA et éducateurs.

poubelles, état désastreux des sanitaires. Le sujet doit être abordé en réunion des jeunes. Comment procéder pour faire passer le message de façon efficace ?

Nous cherchons une manière d'amener les jeunes sur le terrain de la gratitude, terme générique, pour obtenir la reconnaissance du travail de l'équipe technique. On commence par une série de questions :

- Quel est le fruit le plus consommé au centre ?
Réponse : banane
- Quel est l'endroit le plus fréquenté au centre ?
Réponse : cuisine, toilettes.
- Quel est l'objet le plus utilisé au centre ?
Réponse : clés, GSM.
- Parmi les oubliés suivants, lequel serait le plus honteux pour nous ? Oublier son GSM ? Oublier de se brosser les dents ? Oublier de manger ? Oublier sa mallette ? Oublier de se vêtir ? Réponse : l'oubli de se vêtir.
- Et que faire pour ne pas oublier de se vêtir ? Réponse : il faut préparer ses vêtements et prendre sa douche.

S'ensuit un débat autour de la honte et des gênes, durant lequel le sujet sensible est abordé avec pudeur, sans transgresser l'honneur. Quand l'assemblée est mûre, une question de synthèse est lancée pour amener la conclusion : pourquoi aime-t-on la banane ?

Ma broderie *kizoba* : le mot pour dire merci en *pashto* est *manana*, qu'on manifeste avec un sourire. En français on dit : « Il a la banane ! » Alors, puisque tu m'as fait du bien en faisant la lessive, qui me permet de cacher ma honte, je te dis *manana*. Pour te permettre de t'occuper de nous tous, je respecte ton organisation (le jour de ma lessive). Et nous voilà tous embarqués dans un élan de gratitude. Nous composons un petit

texte de remerciement et témoignons de notre gratitude. Il est signé par tous les participants de la réunion et remis à l'équipe technique, qui note dans la foulée un respect général des consignes et de nombreuses manifestations d'égards.

Histoire de couteau

Assis sur la terrasse, j'observe le déroulement de la partie de cricket. Soudain la partie s'arrête et s'ensuit une discussion houleuse. Le jeune Y, lanceur de son équipe, réclame des points que les jeunes de l'équipe adverse refusent de lui octroyer. Tous les regards se dirigent vers moi, seul adulte présent susceptible de trancher le litige. Mais j'ignore les règles du jeu !

Y. s'emporte et confisque la batte, signifiant l'arrêt définitif du jeu. Le climat s'échauffe, les participants se précipitent sur lui pour tenter de lui arracher l'accessoire. J'interviens aussitôt, le priant de la restituer. Y. quitte la scène très fâché. Son geste suscite l'ilarité de ses pairs, qui scandent des cris à chacun de ses pas. Le jeu reprend normalement.

Y. revient quelques minutes plus tard, brandissant un grand couteau de cuisine. Les autres continuent à jouer sans lui prêter attention. Il s'approche de plus en plus de moi, ayant l'air de vouloir m'intimider. Sur un ton d'humour, je lui adresse alors ces mots : « *Tu me fais peur avec ce couteau. Ça me rappelle*

le jour où on m'a coupé le "rinne" (رینه) (circoncision). Tu ne joues plus au cricket ? Tu deviens coupeur de "rinne" ? » Et j'ajoute : « *Va ranger le couteau, ici tout le monde a le rinne coupé.* » Le jeune éclate de rire. Il me donne alors le couteau en me disant : « *Toi coupeur de rinne* ».

Ma broderie kizoba : j'ai perçu « l'épée » comme l'outil qu'on brandit pour défendre son honneur : elle peut crier vengeance, mais elle peut aussi être portée symboliquement pour montrer qu'on n'a pas perdu la face. À défaut d'épée, le jeune a brandi un couteau. Loin de moi l'idée de banaliser le fait de brandir un couteau, mais la lecture que je fais de la situation au moment où elle se déroule m'indique de la dédramatiser. L'humour désamorce la menace : je ne cède pas à la panique, ni ne joue au super-héros. J'ai le temps de voir venir.

Plaisanterie de mauvais goût

L. est en attente depuis de longs mois d'une réponse du CGRA. Il appréhende une décision négative et ne cesse d'en parler autour de lui. Au début, il est soutenu, mais au bout d'un moment, ses plaintes répétitives commencent à agacer tout le monde.

Un soir, J. décide de l'informer brutalement que la réponse est négative, en me citant comme source. L. est effondré, s'enferme dans sa chambre et m'attend pour vérifier l'information.

À mon arrivée, je trouve L. assis par terre dans le couloir, la tête entre les mains. Très enjoué, J. m'informe de la supercherie. Plusieurs jeunes sont en embuscade et rient sous cape. La directrice arrive au même moment et, découvrant la situation, se met en colère. L'information est aussitôt démentie et L. se lève – en riant, s'il-vous-plaît !

J. nous rejoint pour dédramatiser son « *joking* », ajoutant qu'il a choisi de parler en mon nom parce que j'entretiens une bonne relation avec L. !

Ma broderie kizoba : l'humour trash est utilisé ici pour dédramatiser une situation délicate. J'y vois un bouclier de protection de la face, voire un masque de camouflage. Les jeunes entre eux peuvent ainsi jouer à se malmener, y compris en recourant à des mots très durs ou à la confrontation physique. Bien que ça nous paraisse inapproprié, c'est un exercice de musculation symbolique, dont on apprend à sortir sans se fâcher ou craquer. C'est aussi un message du groupe pour faire comprendre qu'un comportement dérange. La seule limite qui s'impose est de ne pas toucher à la sacralité de la famille. On ne parle pas des parents, des frères et sœurs. Les joutes peuvent être très spectaculaires : prise de soumission, test de résistance, simulations d'agression ou d'humiliation, etc. Pour faire un parallèle avec ce que nous connaissons, la pratique me fait penser aux rituels de baptêmes estudiantins : ça peut déraper, mais à la base, c'est une pratique rituelle.

Secret Story

T. a l'habitude de venir me trouver la nuit, après le couvre-feu, pour laver ses vêtements. Après plusieurs exceptions, explications et invitations à anticiper, rien ne change. J'interprète son attitude comme de la provocation. Heureusement, je prends le temps d'observer encore un peu et je comprends que T. souffre d'enurésie.

Ma broderie kizoba : j'ai appris à me méfier de mes premières impressions. Une réponse cadrante aurait été désastreuse. L'art de la perception silencieuse et implicite est non seulement d'une valeur ajoutée, mais d'une absolue nécessité. ▶

[1] Le traducteur.

[2] Code oral traditionnel des Pachtounes, ethnie majoritaire en Afghanistan.
Il transmet de génération en génération les valeurs, les principes et les comportements attendus.

[3] J. Bleger, Ambiguité et symbiose, PUF, 1967. Cité in P. Fustier,
Les corridors du quotidien, PUL, 2003.



Formatrices et formateurs lors de la rencontre Zelda à Bergame, avril 2022.

Médiatrice interculturelle langue
et culture arabes Bouchra GZOULY

Docteure en Coopération internationale,
chercheuse en droits culturels Francesca BELOTTI

L'expérience de la Cooperativa Ruah à Bergame

La figure du médiateur interculturel est encore difficile à définir en Italie, où ce profil professionnel n'a pas été réglementé au niveau national, excepté dans quelques régions et provinces. Malgré le fait qu'il soit difficile à définir, il s'agit d'un profil professionnel qui travaille depuis de nombreuses années dans divers domaines : éducatif, scolaire, sanitaire et pénal, et qui continue d'être très demandé par les travailleurs sociaux. Il est intéressant de noter comment la figure du médiateur interculturel a évolué ces dernières années, spécifiquement au sein de la Cooperativa Impresa Sociale Ruah (y compris dans le cadre du projet Zelda¹ de formation à l'interculturel) et, plus généralement, dans la province de Bergame.



© Denise Renson

À la mémoire de Zelda



n 2011 et 2012, l'Italie a joué un rôle important dans l'événement crucial du Printemps arabe, qui a radicalement modifié le paysage politique de la Méditerranée. Environ 25.000 migrants (selon la Protection civile) ont été répartis proportionnellement dans les différentes régions italiennes. Le plan a impliqué les départements gouvernementaux, les régions, les autorités et les structures opérationnelles au niveau local.

C'est au cours de ces mêmes années que la Cooperativa Ruah a également ouvert ses portes pour accueillir ceux qui traversaient la Méditerranée à la recherche d'une nouvelle chance dans la vie. Le projet d'accueil des demandeurs d'asile a été renouvelé au printemps 2014 pour faire face à une « nouvelle urgence », caractérisée par le débarquement sur le sol italien de milliers de personnes qui ne viennent plus seulement des pays d'Afrique du Nord. En Italie et dans le reste de l'Europe, l'immigration des demandeurs de protection internationale est devenue, au cours des années suivantes, un phénomène complexe et organique dans l'économie et la politique mondiales, qui se poursuit encore aujourd'hui.

Les nouveaux métiers de l'accueil

Au fil des années, l'accueil s'est structuré, définissant de nouvelles figures professionnelles et activant des parcours d'intégration et d'orientation dans le but de fournir aux personnes accueillies des outils utiles pour vivre sur le territoire. C'est parmi les différentes figures professionnelles présentées que l'on retrouve le médiateur interculturel, aux côtés de l'opérateur d'accueil, du coordinateur et référent de structure et de l'enseignant d'italien. La complexité de l'accueil exige des équipes multiculturelles tout aussi complexes, capables d'imbriquer non seulement des compétences éducatives, linguistiques et des connaissances juridiques, mais aussi des méthodes de négociation/médiation qui préservent les valeurs des deux participants à la relation.

Dès la « première urgence », la Cooperativa Ruah a activé des collaborations *ad hoc* avec des médiateurs interculturels externes pour répondre aux besoins de l'accueil. Poussée à l'époque par le désir de répondre aux besoins des institutions et des organismes publics et, par ailleurs, de garantir les droits des demandeurs de protection, la Cooperativa Ruah, comme d'autres, s'est parfois trouvée obligée d'intercepter des « médiateurs linguistiques » sans formation ni expérience, capables de répondre à des besoins contingents. C'est alors qu'un fossé s'est creusé entre les médiateurs interculturels qui étaient déjà présents et professionnellement actifs dans la région depuis des années et les « nouveaux médiateurs » qui étaient essentiellement engagés pour traduire de nouvelles langues et des dialectes spécifiques.

Ce phénomène a conduit la Coopérative à remettre en question la figure du médiateur interculturel et à initier un processus de formation et de valorisation.

Le développement du phénomène de la pratique de la médiation s'est accompagné de la nécessité de définir une formation spécifique de manière spécialisée, d'où le choix de se concentrer sur l'approche interculturelle de Margalit Cohen-Emerique², grâce surtout à Zelda Amidoni, formatrice interculturelle qui a consacré sa vie à l'étude et à la pratique de cette approche.

C'est dans la théorie de Cohen-Emerique que la Cooperativa Ruah identifie la bonne voie pour repenser non seulement la figure du médiateur, mais surtout pour promouvoir une approche interculturelle dans les professions sociales et éducatives. Ruah a commencé à organiser des formations allant des cadres théoriques aux méthodes opérationnelles. Tous les opérateurs de la coopérative sont formés selon l'approche de Margalit. Avec le démarrage du Zelda Project: Training For Interculturality, en plus des formateurs seniors, un sous-groupe de formateurs juniors est formé et les offres de formation à promouvoir à l'extérieur se multiplient, les demandes commencent à arriver de personnes d'autres régions d'Italie, l'approche se répand.

Ruah croit fermement au rôle du médiateur interculturel en tant que figure professionnelle insérée dans le système social, capable d'interagir en équipe en fonction des objectifs fixés, dans le cadre d'une relation d'aide, en respectant les trois étapes de l'approche interculturelle : décentration, découverte du cadre de référence de l'autre et négociation/médiation. Elle se dissocie de l'idée d'un « médiateur de garde/sur demande ». Au contraire, ce dernier devient une figure indispensable dans divers projets et fait partie d'équipes de travail, souvent de manière stable, partageant des processus éducatifs entiers. Ces dernières années, la Coopérative a également investi massivement dans la médiation dite territoriale. Un modèle innovant et interactif qui implique

le réseau social du territoire et la promotion de la participation et de la citoyenneté active des citoyens d'origine étrangère. Travailant en contact étroit avec des

travailleurs sociaux s'occupant d'immigration, Cooperativa Ruah a compris, au fil des ans, l'importance d'intégrer la connaissance de certaines théories dans les pratiques professionnelles avec un objectif clair vers un changement des relations contre un modèle rigide et stéréotypé.

Innover dans un contexte social complexe

Parmi les différentes initiatives, il est intéressant de mentionner la récente collaboration entre la Cooperativa Ruah et le projet Bergamondo de la municipalité de Bergame³, qui ont promu ensemble un cours de formation pour médiateurs interculturels juniors. La formation a été dispensée exclusivement par des médiateurs seniors, qui ont présenté et mis en scène le modèle de Margalit Cohen-Emerique. L'accent a été mis sur la réflexion sur les zones sensibles de chaque stagiaire, puis sur le retour en plénière. Un certain nombre de chocs culturels ont été portés à l'attention des participants pour être examinés, comme point de départ vers la décentration, non seulement des praticiens, mais aussi des médiateurs, qui sont souvent considérés comme porteurs d'identités différentes. La perception est qu'un double effort est parfois demandé au médiateur qui doit valoriser le modèle occidental, au détriment de celui de l'usager immigré, affaiblissant la lecture des horizons culturels de ce dernier.

*La voie de la médiation interculturelle
représente encore une alternative valable
à la voie conflictuelle,
en vue d'une véritable négociation
dans un processus lent,
adapté et exploratoire.*

Et c'est là que doivent entrer en jeu la compétence et la formation du médiateur interculturel à la gestion des frontières relationnelles et à la

valorisation des trois étapes du modèle de Cohen-Emerique dans un conteneur systémique pluraliste, afin de réaliser une intervention visant principalement la résolution ou l'atténuation du conflit. La Cooperativa Ruah estime que la voie de la médiation interculturelle représente encore une alternative valable à la voie conflictuelle, en vue d'une véritable négociation dans un processus lent, adapté et exploratoire.

L'autoformation continue, l'échange constant au sein des équipes et le travail en tandem sur différents projets voient les médiateurs interculturels et les travailleurs sociaux évoluer en étroite relation, partageant des modèles opérationnels basés sur l'approche interculturelle de Margalit Cohen-Emerique. Cependant, ils ont également mûri la conscience de pouvoir innover et adapter des outils et des pratiques opérationnelles pour répondre à ces identités constamment à la recherche de nouvelles références culturelles dans lesquelles se reconnaître et auxquelles appartenir pour se définir dans une société complexe et inestimable comme la société multiculturelle. ▶

[1] www.training4interculturality.eu/it/home/

[2] A propos de l'approche interculturelle selon Cohen-Emerique, lire l'article d'Ariella Rothberg en pages 10-15.

[3] L'initiative a été promue par le département des politiques sociales de la municipalité de Bergame dans le cadre du projet Bergamondo - réduire la vulnérabilité par l'intégration, avec un financement du Fonds national pour les politiques migratoires.



© Massimo Bortolini

Formateur à la Cooperativa Ruah
(Bergame) Piernicola **DI PIRRO**

Mettre **EN SCÈNE**, être en scène

Voici quelques considérations sur ma pratique d'utilisation du théâtre en formation, et plus généralement sur le «mettre en scène, être en scène». Dans le cadre de l'approche à la communication interculturelle, ce thème s'accorde avec celui de l'identité en ce qu'il reprend le concept de miroir et de masque, de regard de l'autre et de gestion de nos multiples appartenances et identités. Ceci est un thème traité dans toutes les cultures à travers les mythes : qui suis-je ? qu'est-ce que je décide (consciemment ou non) de montrer de moi ? La pratique n'a pas d'objectif particulier : elle sert de déclencheur. Il n'y a donc aucune limite à son utilisation ! Ou plus précisément, les limites sont dans notre tête. Et ainsi, chacun choisira jusqu'où creuser, faire émerger et montrer. Et c'est déjà en soi une œuvre intéressante de négociation intime.

Acte unique – Scène 1

Participant 1 : Je voudrais poser une question : pourquoi nous demandez-vous de mettre en scène des chocs, de vous les montrer ? Ne pourrions-nous pas en parler simplement, comme nous l'avons fait avec l'analyse des incidents critiques¹ ? Je ne me sens vraiment pas à l'aise...

Participant 2 : Et puis, pourquoi mettre en scène également ces mythes du passé ? Ne pourrions-nous pas penser à ce qui arrive aujourd'hui ? Je pense que nous avons suffisamment de matière !

Formateur 1 : Inconfort, être en scène, présent et passé... Nous sommes bien dans un moment d'initiation ! Dont nous avons peut-être perdu le sens.

Formateur 2 : Vous voyez, les mythes représentent toujours un aspect des expériences infinies liées à l'initiation. Cela était évident pour toutes les civilisations qui les ont créés, au Nord comme au Sud.

Le mythe est une création artistique imaginaire, mais entièrement «vraie», entièrement fidèle à la réalité des expériences racontées. Mais le mythe ne suffisait pas pour la communauté : il fallait aussi une sorte d'imitation au niveau de l'action, une imitation pour ainsi dire dramatique ou rituelle, faite de gestes et d'actions.

Participant 1 : C'est à cela que tu faisais référence quand tu parlais des trois aspects qui entrent en jeu dans la communication interculturelle ? Nos représentations, ce que l'on ressent et ce que l'on fait dans un contexte à définir à chaque fois ?

Formateur 2 : En fait, si on réunit le mythe qui raconte – et qui s'adresse à la pensée – et le rite qui agit – qui opère au niveau de la volonté –, nous avons le drame originel de l'humanité : le drame qui agit directement sur le sentiment. La tragédie, c'est-à-dire la forme à l'origine de l'élément dramatique, représente la rencontre entre le mythe et le rite : l'élément du récit, de la connaissance, devient action sur la scène. Voilà pourquoi la tragédie était aussi importante pour les Grecs : elle faisait entrer dans l'action dramatique la sacréité du culte et la vérité du mythe.

Formateur 1 : C'est pour cela qu'il est utile de se mettre en scène : pour bouger et pour agir – ce qui ne nous empêche pas de penser, mais nous empêche d'être submergés par les émotions.

Scène 2

Participant 3 : D'accord, mais qu'est-ce que cela à avoir avec la communication interculturelle ?

Formateur 1 : La réalité des émotions est celle qui est commune à tout un groupe de personnes. Elle est définie par le langage, des normes de comportements. Un Belge qui ne serait aujourd'hui que le produit de la belgitude, qui n'exprimerait que ce qui est commun au peuple belge, n'aurait rien d'individuel. Ce serait une pure expression du vécu d'un groupe, de la culture, de la langue, de la façon de voir d'une partie de l'humanité. Par contre, quand je me demande « qui suis-je ? », cela ne suffit pas de dire que je suis Belge, ou même que je suis un membre de telle famille. Je, c'est ce qui est ajouté à n'importe quel type de communauté.

Formateur 2 : Les mythes se réfèrent au processus d'individualisation de l'humain. Ils décrivent la lutte que l'individu doit entreprendre pour s'affranchir de tout ce qui constitue un groupe.

Formateur 1 : Mettre en scène les chocs, nos œuvres mythologiques, nous permet, en ressentant les choses, de médier et de compléter ce parcours. Nous expérimentons ainsi la négociation intérieure.

Scène 3

Participant 1 : Ma sensation de malaise peut donc être liée au fait de ne pas être bien, non pas dans un groupe quelconque... mais dans mon propre groupe ?

Formateur 1 : Regardez ce qui est arrivé ces dernières années, et ce n'est que l'émergence de ce qui couvait sous la cendre

depuis longtemps : la peur qui a le vent en poupe et l'autre qui devient un étranger.

Participant 2 : J'ai pu voir comment on développe la méfiance, même vis-à-vis de notre voisin de palier...

Formateur 1 : La rencontre avec l'altérité est maximale si ce voisin est de couleur différente, parle une autre langue, voire s'il a une voix ou une odeur différente ou inattendue.

Formateur 2 : Aristote, dans sa description de la tragédie comme mode de purification, souligne deux expériences fondamentales : la peur et la compassion.

L'expérience que fait l'être humain lorsqu'il sort de lui-même et se développe dans l'immensité du macrocosme est celle d'une peur démesurée, parce qu'elle amplifie notre être à un point tel qu'on a l'impression de se diluer et de se perdre. C'est pourquoi il est nécessaire de se préparer en s'exerçant à anticiper la confrontation avec la peur.

Par contre, quand l'être humain pénètre dans les recoins de son être, dans le microcosme, il ressent une honte profonde parce qu'il est confronté à la réalité de son propre égoïsme. Pourtant, on pourrait définir celle-ci comme une nécessité évolutive, une propédeutique à l'autonomie.

Participant 1 : Mais aujourd'hui, chacun ne s'occupe quasi que de lui-même, même s'il ne veut pas l'admettre. Qu'est-ce qui peut nous aider à surmonter cet égoïsme excessif ?

Formateur 1 : La compassion envers les autres est la seconde expérience cathartique dont parle Aristote. Et cela, on la trouve tant dans la société contemporaine que dans le fait d'être sur scène : la compassion comme acte de décentration nous permet de nous reconnecter avec l'essence intime de chacun de nous. Et par conséquent, de dépasser la peur de se perdre dans l'Autre, d'abord, et dans ce qui nous entoure, ensuite.

Scène 4

Participant 2 : En somme, vous nous dites qu'il ne s'agit pas seulement de représentation théâtrale, mais qu'il s'agit de notre propre vie : nous sommes à la scène comme nous sommes dans la vie ? Vous voulez nous amener aussi loin ?

Formateur 1 : Où aussi près, si tu veux... Ecoute : tu es dans un groupe, assis dans un cercle avec tes collègues ou d'autres personnes plus ou moins connues. Lève-toi et mets-toi face à

eux, comme sur la scène. Tu les as face à toi. Dans le plus grand silence, regarde-les un à un. Quelles sensations éprouves-tu ? Cet embarras, cette familiarité ou cet amusement. Tu es là avec ton histoire face à d'autres êtres humains singuliers, même si tu les perçois comme un groupe. Tu es là et tu sens. Tu as envie de t'enfuir ? De rester et de profiter du moment ?

Participant 2 : ...

Formateur 2 : Et toi, essaye l'œil de boeuf : la possibilité de fermer la scène et de t'observer, de te regarder du dehors, de voir tes croyances, convictions, constructions mentales («le flic dans la tête», d'Augusto Boal), mais aussi tes émotions, celles qui se voient du dehors et celles que tu peux traquer en toi, ancrées à tes os, à ta chair, à tes viscères. Et puis te reprendre, aller de l'avant et partir. Mais où ?

Participant 1 : ...

Participant 3 : Cela est en lien avec ce que nous disons à propos de nos représentations du monde ? On reconnaît et on se reconnaît entre nous, ... et l'on dessine des monstres au bord de ces cartes, dans les zones inconnues.

Formateur 2 : *Monstrum* signifie beauté dans son sens originel. La beauté de l'inattendu.

Scène 5

Formateur 1 : Il s'agit de nos propres représentations, mais aussi de mettre en scène les choses non seulement en deux, mais en trois dimensions. C'est fondamental. Notre ressenti nous dit que ce que nous pensons de l'autre est beau et il me met en scène de la bonne manière. Développer le langage n'est pas simple. Mais considérer la parole comme un art, c'est la peser, comme on pèse les mots, c'est la déguster et lui donner du sens... Prendre soin du geste, se rendre compte que tout notre corps parle avec ce que nous pensons et ressentons. Nous pouvons le faire. Nous devons le faire.

Formateurs 1 & 2 : Et c'est exactement ce que nous avons fait ensemble !

Article traduit de l'italien par **Massimo Bortolini**

[1] Sur l'analyse des incidents critiques, lire l'encadré «L'approche interculturelle selon Margalit Cohen-Emericque», en page13.

Massimo BORTOLINI

Il slam RADICAL

Nicolò Gugliuzza n'est pas du genre bavard, mais il parle, il raconte, il se raconte, il raconte le slam, sa façon de faire le slam. Il raconte ses allers-retours entre l'Italie et la Belgique, entre le français et l'italien, avec parfois un détour par l'anglais, entre la rime et la prose. C'est que souvent Nicolò écrit. Il raconte aussi ses études d'anthropologie, son intérêt pour les migrations, son travail militant dans les camps pour réfugiés et dans les écoles professionnelles. Il fait partie du collectif slameke¹ qui promeut et diffuse le slam à Bruxelles et en Belgique francophone. Nicolò Gugliuzza n'est pas du genre bavard, mais il parle, il se raconte.



Nicolò dit qu'il est né à Parme, Emilie-Romagne. Cela se passe en 1992. Il fait partie de cette jeunesse italienne qui quitte son pays parce que l'avenir est ailleurs, en tout cas si on l'imagine autre que triste et compliqué. Il fait partie des jeunes qui, depuis 2010, arrivent et s'installent nombreux en Belgique. L'Italie n'est pas une exception. C'est le lot des pays du sud de l'Europe. Reste que chaque histoire est unique, même si elle fait partie d'un moment collectif.

Nicolò dit qu'il est venu une première fois à Bruxelles dans le cadre du programme Erasmus à l'ULB. Il choisit la Belgique parce qu'il veut rencontrer certains chercheurs africanistes. Il fréquente en même temps le monde associatif social. C'est aussi pour cela qu'il reviendra. Mais n'allons pas trop vite.

Théâtre, poésie, puis slam

Nicolò dit que c'est vers 2010-2011 qu'il découvre le slam. Il est étudiant à l'Université de Bologne. A cette époque, le slam n'a pas encore atteint une quelconque ampleur en Italie². Nicolò fait



© Massimo Bortolini



© Massimo Bortolini

du théâtre, il écrit, en vers, en prose, mais surtout de la poésie. La jonction entre ces disciplines et le slam se fait assez simplement. C'est le contenu revendicatif des textes slamés qui l'intéresse, cette possibilité d'allier création, performance artistique et revendication. Il se met à écrire des textes pour les slamer. A Bologne, il y a peu de scènes pour le slam, et il faut aller voir à Milan ou à Turin. Il va s'y faire la main et la voix, puis revient donner des prestations à Bologne. Avec des amis, il monte quelques projets à destination de collectifs militants – le contenu de leurs textes étant avant tout politique. S'ensuivent ateliers et performances. Reste qu'en Italie, contrairement en Belgique, le slam c'est d'abord une compétition, un affrontement, comme les battles dans le rap.

Nicolò dit que ce n'est pas ce qu'il veut faire. Il est davantage attiré par la poésie performative, la poésie orale, le spoken word³. Petit à petit, entre 2013 et 2016, il se fait une place sur la scène slam à Bologne. Il intervient dans les écoles où des enseignants sont intéressés par une approche différente de celle de la poésie classique. Ces interventions se font dans l'enseignement technique et professionnel, où l'on retrouve des jeunes migrants ou issus de l'immigration, avec qui ça accroche, notamment par la proximité d'apparence entre le slam et le rap.

Nicolò dit que c'est une période de création importante dans son parcours. Il participe au collectif Zoopalco⁴ pour qui il s'occupe de la scène jeunes, et contribue à l'essor de ce courant en Emilie-Romagne, et en particulier à Bologne. Il anime des ateliers dans un centre de détention pour mineurs. Il termine son mémoire sur le lien entre poésie traditionnelle orale africaine et les arts urbains américains. Bref, si ça slame en ateliers et sur scène, ça slame aussi dans la tête de Nicolò.

Texte, voix, corps. Voilà le triptyque

Nicolò dit que quand ça slame, ça klaxonne ! ça bruite ! Les mots et le corps bougent. Nicolò dit que le texte c'est la base. Ce n'est ni de l'impro, ni du free style comme dans le rap où c'est la rime qui prime et qui rythme. Ici, la rime importe peu. Et puis, c'est la voix, l'oral, le rythme qu'on y met ou pas. Et enfin, c'est le corps en scène, sur scène.

Nicolò dit que rap et slam sont souvent confondus, alors que les différences sont grandes. Le rap c'est New-York, le South Bronx. Le rap c'est une composante du hip-hop, avec le graff, le break dance et le DJing ; c'est avant tout un mouvement musical où les rappeurs respectent une métrique et un rythme. Ce n'est pas le cas du slam.

Nicolò dit que le slam est né au début des années 1980, à Chicago, à l'initiative de Marc Kelly Smith, ouvrier et poète qui voulait donner un côté moins austère, plus énergique aux déclamations publiques des poètes. Le slam c'est la possibilité pour n'importe qui de monter sur scène et de dire ses textes comme il le veut. C'est l'apparition des scènes ouvertes. La seule contrainte est une limitation de temps – environ 3 minutes – pour permettre au plus grand nombre de prendre le micro. Pas de musique. Pas de mise en scène. Il ne s'agit pas de théâtre. Mais cela reste parfois aussi une compétition, avec des poètes qui passent sur scène dire leurs poèmes, devant un public qui juge le meilleur. Avec le temps, comme dans tout courant artistique, on s'affranchit des règles et des contraintes initiales, et notamment de la compétition. La scène ouverte est ainsi de plus en plus répandue, comme espace accessible à qui veut.

La force de (se) dire à haute voix

Nicolò dit que le succès du slam c'est aussi le retour en force de l'oralité. En opposition au texte écrit, on écoute une voix. Nicolò dit qu'ici, en Occident, on garde une tradition où l'écrit est prépondérant. Nicolò dit que, pourtant, ici, en Occident, la poésie a d'abord été orale. Les griots africains ne sont pas différents des aèdes grecs de l'Antiquité ou des troubadours au Moyen-Age. Et c'est ça aussi qui l'intéresse quand il travaille en atelier : ce voyage dans le temps et les civilisations. Le slam le permet.

Nicolò dit que slam et poésie ce n'est pas la même chose. Le slam est un dispositif, une langue, une forme, une discipline en soi, il découle de la poésie. La poésie reste cependant la source d'où part tout le reste. Quand il écrit un slam, les objectifs ne sont pas les mêmes que quand il écrit un poème. La technique, les figures de style, le public, le destinataire sont des univers complémentaires mais différents. Il redit : le slam c'est le texte, l'oralité et le corps. Les pauses, le silence, les répétitions, le langage accessible sont présents dans le slam, pas dans le texte écrit. Il y a de très beaux slams qui, quand on les lit, sont horribles et, à l'inverse, de très beaux textes écrits qui n'auront aucun impact à l'oral.

Nicolò dit que sa langue maternelle c'est l'italien. Il lui semble évident, pour le moment du moins, d'écrire en italien⁵. Mais ses poèmes sont de plus en plus « souillés » avec des mots d'autres langues, dont le français, parce qu'il faut que ça vive. Alors qu'avec le slam, le public auquel il s'adresse, en vrai – en présentiel, comme on dit aujourd'hui – parle le français. C'est donc en français qu'il s'adresse à lui.

Nicolò dit que le public n'est pas prioritaire. Ce n'est pas lui qui le fait écrire de telle ou telle manière. C'est un peu comme comparer le tennis et le tennis de table. Il y a une raquette, une balle, un filet, des lignes, mais les règles, les techniques et le public sont différents. L'analogie a ses limites mais elle peut fonctionner, car celui qui joue aux deux disciplines s'y adaptera, il aura aussi la même manière de jouer, ce qui le caractérise sera présent de la même façon. Nicolò joue sur les deux tableaux

Comme une partition de jazz

Nicolò dit qu'il est très influencé par les poètes Beat (Ginsberg, Corso, Ferlinghetti) qui ramènent la poésie à un langage plus courant – mais ça vaut pour les poètes américains en général qui étaient beaucoup plus libres que leurs homologues européens sur qui pesaient l'académisme. Même Kerouac écrit *Sur la route* comme une partition. C'est leur mérite d'avoir sorti la poésie de la cage académique.

Nicolò dit que l'entrée dans le slam est venue de là. Mais le slam est un pas plus loin, parce qu'il utilise la technologie moderne. Le langage courant y est prépondérant et la recherche littéraire acquiert une position différente, orale et performative. Aujourd'hui, le slam se popularise par des enregistrements et de la musique (Grand Corps Malade, Abdel Malik par exemple), mais l'oralité reste la base. L'important est que le slam vive, se transforme, et tant mieux s'il touche plus de monde.

Nicolò dit qu'il est, dans l'instant présent, un poète oral. Il pratique surtout le slam et aime bien la Belgique avec ses scènes ouvertes, qui permettent de rendre compte de quantité de manières de voir la société. Le slam est un format, il deviendra ce qu'il deviendra. C'est naturel qu'il change, évolue, se diffuse. C'est bien que l'oralité s'affirme à nouveau. Qu'on dise à haute voix.

Et Nicolò se tait. ►

[1] <https://slameke.be>

[2] La LIPS, Lega Italiana Poetry Slam, a été fondée en 2013. www.lipslam.it

[3] Linton Kwesi Johnson dans les années 1970-1980 ou Kae Tempest aujourd'hui en sont des exemples.

[4] <https://zoopalco.org>

[5] Nicolò Gugliuzza, *Tra ciliegi e robot*, éditions Del Faro, 2020, 67 p. <https://www.edizionidelfaro.it/libro/tra-ciliegi-e-robot>

Être AFRO en Tunisie

En arabe tunisien, *mnemty* signifie mon rêve. Ce mot, qui fait spontanément écho au discours de Martin Luther King d'il y a quasi 60 ans, Saadia Mosbah l'a choisi pour nommer son association fondée en 2013 à Tunis. A Mnemty, on ne rêve pas entre Noirs pour les Noirs. « Dès que vous dites "mon rêve", vous l'adoptez et vous en faites ce que vous voulez », invite Saadia. Rencontrée à Tunis, l'hôtesse de l'air à la retraite, qui n'est pas dépourvue d'humour voire de raillerie, brosse l'état des lieux du racisme dans son pays, où vivent des Afro Tunisiens comme elle et où s'installent des migrants subsahariens. Un état des lieux sans concession, au regard auquel émergent des points communs avec le vécu d'Afro descendants en Belgique.



© Pierre Schonbrodt

Comment voulez-vous être présentée ?

Saadia Mosbah : Je suis citoyenne tunisienne. Et depuis octobre 2018, je suis citoyenne tunisienne à part entière. Ma deuxième naissance, je la dois à l'adoption de la loi n° 50-2018 relative à l'élimination de toutes les formes de discrimination raciale. Depuis ce moment, je me sens égale à tous les Tunisiens et Tunisiennes parce que, en tant que victime de racisme, je pourrais désormais porter plainte auprès du procureur. Ce qui n'était pas le cas avant cette loi.

C'est en 2013 que Mnemty a commencé le plaidoyer pour une loi contre le racisme, avant d'être rejoints par d'autres associations. Et là encore, j'ai un rêve : j'aimerais que beaucoup plus d'associations luttent contre la discrimination raciale en Tunisie. Malheureusement, à part Mnemty, il n'en existe qu'une seule, appelée Soutien aux minorités, et qui s'occupe spécifiquement de la lutte contre la discrimination religieuse, en particulier contre les juifs tunisiens. Cette association a élargi depuis peu son champ d'action à la discrimination raciale parce que, il faut le dire, c'est un sujet porteur auprès des bailleurs de fonds européens.

Après 5 ans de plaidoyer, une loi a donc été votée. Si elle reconnaît le statut de victime à la personne agressée, elle reste cependant une toute petite loi car les moyens n'ont pas suivi, notamment pour la prise en charge psychologique. Sur ce point, l'Etat est dans le déni. La situation est encore plus compliquée dans le cas des victimes subsahariennes. Souvent en situation irrégulière, ces personnes ont peur de porter plainte. En plus, beaucoup ne parlent pas arabe. Bien qu'elles aient droit à un interprète assuré comme stipulé dans la loi, il n'en est rien dans les faits. Bref, cette loi est à décaper et à revoir.

Une Afro descendante belge témoignait dans *Imag*¹:
« Chaque niveau de la société [belge] me renvoie au fait que je suis une personne noire », concernant entre

autres l'accès au logement, l'enseignement, la recherche d'emploi, les contrôles de police, et même dans le cadre des loisirs. Qu'en est-il en Tunisie ? Quel est l'état des lieux du racisme anti noir ?

Saadia Mosbah : Ce témoignage belge vaut pour la société tunisienne, excepté pour le logement qui n'est pas un problème chez nous : les Afro Tunisiens ont accès au marché de location. Et depuis l'arrivée de la Banque africaine en 2003, les Tunisiens ont l'habitude de rencontrer des Noirs qui peuvent se permettre de vivre dans les quartiers huppés.

Néanmoins, aux yeux des Tunisiens, être Noir c'est être uniquement descendant d'esclaves. Nous ne sommes pas acceptés en tant qu'autochtones d'Afrique du Nord, non seulement en Tunisie, mais également en Algérie et au Maroc. De la traite transsaharienne aux migrations actuelles, l'histoire a fait de la Tunisie la dernière étape avant l'Europe. Nous sommes à 40 minutes de l'Italie. Pourtant, la Tunisie n'est pas qu'un pays de transit : les migrants subsahariens qui ne passent pas la porte de l'Europe s'installent ici.

Dans l'imaginaire collectif tunisien, le Noir est quelqu'un de très fort physiquement qui peut donc travailler pendant de longues heures sans se fatiguer ; d'où l'avantage d'avoir un Noir pour travailler la terre ou à la maison. J'entends dire, entre autres par des étudiants universitaires : « C'est à cause de ces gens-là qu'on n'a plus de pain. C'est à cause de ces gens-là qu'on a eu le covid ». Le Noir fait peur, il sent mauvais, il mange les enfants pas sages. Les consignes des parents à leurs enfants sont aussi claires que sincères : « Ne jouez pas avec les Noirs, ils ne sont pas comme nous ». Dans le sud tunisien, là où est né mon père, on en est toujours à se classer selon la couleur de peau – les gens libres et les esclaves... qu'on enterrera dans des cimetières séparés, comme à Djerba.

Des gens ne peuvent pas comprendre mon identité ou peut-être ne veulent pas... Certes, ma manière de m'habiller

n'est pas tunisienne, mes tresses non plus. Ça me semble drôle qu'on me souhaite la bienvenue en Tunisie quand je me balade dans la rue, comme si j'étais de passage. Mais ce qui me fait mal c'est que, malgré qu'on m'entende parler tunisien, on persistera à me souhaiter la bienvenue en Tunisie.

Pour les Subsahariens nouveaux arrivants, ça se passe mal aussi. Une première barrière : ils ne parlent pas arabe – et le Tunisien ne parle plus français. Il y a donc un problème de communication. La religion est une deuxième barrière, les Tunisiens se montrant un peu plus conciliants avec les migrants musulmans qu'avec les autres. Les Noirs ne sont donc pas les bienvenus. Or, ce sont les mêmes qui élèvent les enfants à demeure ! Comment des parents peuvent-ils confier leurs enfants à des nounous qu'ils méprisent, frappent, ne paient pas ? C'est quoi cette schizophrénie !

Pour arriver à mettre l'histoire de l'esclavage ou du racisme sur la table, il faudra passer par des étapes préalables que sont la reconnaissance et le pardon. On ne peut pas s'assoir à une même table sans avoir franchi au moins ces deux étapes. La question des réparations viendra ensuite, et je ne peux l'envisager que sous la forme intellectuelle. Il ne s'agirait pas de mettre une deuxième fois la Tunisie à genoux, après les effets des réparations que le gouvernement a dû verser aux victimes du régime de Ben Ali. Aujourd'hui, si les Tunisiens ont faim, c'est aussi en partie à cause des sommes faramineuses englouties dans ces réparations.

Existe-t-il des recherches sociologiques de référence sur les Afro Tunisiens ?

Saadia Mosbah : Des études sociologiques existent... entre 5 et 18 lignes concernent les Afro Tunisiens ! Pour

*Les Noirs ne sont pas les bienvenus...
Alors, comment des parents peuvent-ils
confier leurs enfants à des nounous
qu'ils méprisent, frappent, ne paient pas ?*

combler ce vide, nous sommes occupés à finaliser une étude empirique auprès de 250 témoins à travers le pays, soit 85h d'enregistrement. C'est la première étude menée par des Noirs eux-mêmes, avec la contribution du sociologue Abdessatar Sahbani. Elle est intitulée « Le vécu noir » et sera publiée en arabe, français et anglais.

Entre autres, nous avons demandé aux témoins s'il existait, selon eux, une conscience noire en Tunisie. Nous avons vite trouvé qu'il n'y avait pas de base communautaire solide ni de reconnaissance du passé esclavagiste. L'amnésie règne au sein même de la communauté ; des grands-parents taïsent qu'ils ont été esclaves et ne transmettent rien à leurs petits-enfants, d'abord parce qu'ils ont intégré une honte (puisque l'on leur a toujours répété que c'était honteux), ensuite parce qu'ils souhaitent se fondre dans la société.

Dans ce contexte, où en est le travail de déconstruction des stéréotypes à l'école, dans les médias, dans la société civile en Tunisie ?

Saadia Mosbah : Normalement, ce travail devrait être entrepris par l'Etat. Les politiciens veulent-ils aller dans ce sens ? Le vivre ensemble est-il un projet de société ? Est-il réalisable ? Y pense-t-on ... Il faut bien admettre que la question raciale n'est pas encore mise sérieusement sur la table. On est très content de proclamer être le premier pays à avoir aboli l'esclavage, avant la France et les Etats-Unis. Certes, mais qu'est-ce qui a changé dans la vie des Tunisiens noirs ? Ils sont passés de l'esclavage à la servitude – et ça arrange tout le monde. Ni prise de conscience, ni débat.

Si vous sortez dans la rue maintenant et que vous dites « 23 janvier 1846 », peu de Tunisiens seront capables de vous répondre que c'est la date d'abolition de l'esclavage.

Alors que ce jour est officiellement reconnu depuis 2019, il ne figure toujours pas dans les manuels scolaires. Au cours de notre recherche, nous avons trouvé, dans les livres scolaires tunisiens, que le seul Noir iconographiquement présent s'appelle Mamadou². N'est-ce pas un message pour signifier aux petits lecteurs que les Noirs ne peuvent pas être des nôtres, qu'ils ne peuvent être qu'étrangers ?

Lorsque vous vous exprimez pour déconstruire ces stéréotypes, considérez-vous que votre parole porte ou qu'elle reste à la marge ?

Saadia Mosbah : Je vais vous faire une annonce extraordinaire : nous sommes à la marge tous les jours, et sur le podium dès qu'il se passe une catastrophe ou un événement phare, telle la Journée mondiale contre toutes les formes de discrimination. Ce jour-là, la presse nous donne l'impression qu'elle nous écoute, que notre parole compte. Et en même temps, on nous demande de répondre en 2 ou 3 minutes. Je ne marchande pas. J'ai décidé de ne plus caresser dans le sens du poil. Parce que j'ai compris une chose : seul l'affrontement produit des effets pour notre cause. A 20 ans, j'aurais accepté des concessions. Mais à 62 ans, je ne souhaite plus mâcher mes mots, pourvu que tout se passe dans le respect de mes interlocuteurs. Je ne vais pas encore vivre 62 ans pour voir ce qui changera dans notre société. Autant avancer et déblayer la route pour les générations suivantes ! Je préfère recevoir les réactions négatives à la place de mon fils et des jeunes. Cela dit, ce matin, lors de l'élaboration de la feuille de route des jeunes d'AWLN (African Women Leaders Network), j'étais fière d'entendre s'exprimer une des jeunes membres de Mnemty. J'étais fière parce qu'elle a bien conscience de cet affrontement ; elle choisit des mots qui percutent, quitte à faire mal.

Les défis nous maintiennent en vie. On ne m'a pas appris à plier, ni à pleurer. Nous utilisons très peu le mot victime. Je ressemble peut-être à un de ces palmiers qui poussent dans le sud et dont beaucoup sont morts. Ils sont morts debout. Et vous ne vous en apercevez pas.

Une image pour le moins troublante... Mais avant de nous quitter, racontez-nous un défi récent que vous avez relevé à Mnemty !

Saadia Mosbah : C'est une affaire qui touche un étudiant subsaharien jeté en prison pour vol de bijoux. Il venait d'arriver à Tunis, sans contacts, sans jamais avoir traversé le quartier où le vol a été commis. Nous l'avons soutenu. Ce qui m'a réjoui c'est que le juge a fait l'effort de l'écouter en présence d'un traducteur assermenté, comme le prévoit la loi 50. Ce jeune homme a été relaxé – il a quand même passé deux mois en prison qui l'ont cassé. Néanmoins, ce dénouement m'émeut et me donne beaucoup d'espoir : le message est passé qu'on peut défendre ses droits même quand on n'est pas dans son propre pays. ▶

Propos recueillis par **Nathalie Caprioli**

[1] Extrait de l'entretien avec Emmanuelle Nsunda, *in /mag* n° 356 mars-avril 2021,
« Mouvances décoloniales. Rébellion des oubliés », p.12.

[2] Prénom d'Afrique de l'Ouest qui a pour racine le prénom arabe Mohamed.

À voir : Harrag

L'exil vu de Tunisie, avec notamment la rencontre entre un hébergeur de migrants en Belgique et un pêcheur tunisien qui s'efforce de donner une sépulture aux corps rejetés encore et encore par la mer.

Saadia Mosbah compte parmi les nombreuses personnes ressources et témoins de ce documentaire.

Le film de Pierre Schonbrodt, produit par le Centre d'Action Laïque (2022, 32 min.), sera projeté en septembre prochain à Espace Magh.

CONNER à MOLENBEEK

PAS OP* CONNER, ÇA PEUT ÊTRE DANGEREUX D'ALLER À MOLENBEEK ...

NE T'INQUIÈTE PAS
JE FERAI ATTENTION

Il paraît que c'est un jeune politicien qui part pour Molenbeek...

DESSIN :
BARRACK RIMA
TEXTE :
MASSIMO BORTOLINI

HIER, IK HEB JE BOTTERHAM GEMAAKT...

JA, JA MAMA

..ZO
WEET JE
WAT JE EET*

* TIENS, JE T'AI FAIT DES
TARTINES, COMME ÇA TU SAIS CE QUE TU MANGES.

* ATTENTION



ÇA DOIT ÊTRE LA FLANDRE LÀ-BAS...

JA
MA
JAI!

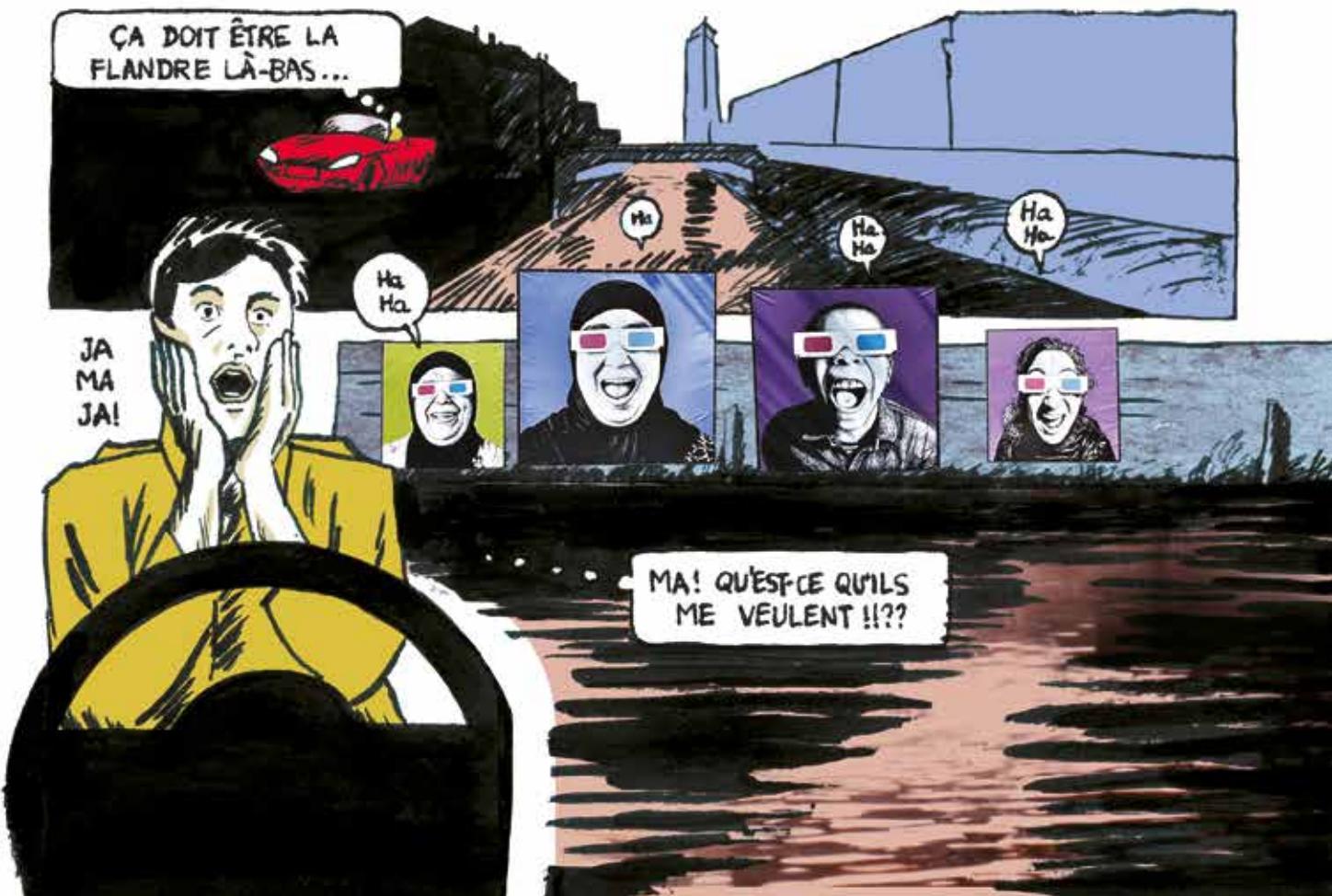
Ha
Ha.

Ha

Ha

Ha
Ha

MA! QU'EST-CE QU'ILS
ME VEULENT !!??





INCROYABLE !!!
MÊME LES PLAQUES
DE RUE NE SONT PAS
CORRECTES... ILS
NE SAVENT PAS
Écrire "MAROCAIN",
NI EN FRANÇAIS
NI EN
FLAMAND
!!!

RUE DU
MAROQUIN
MAROKIJN
STRAAT



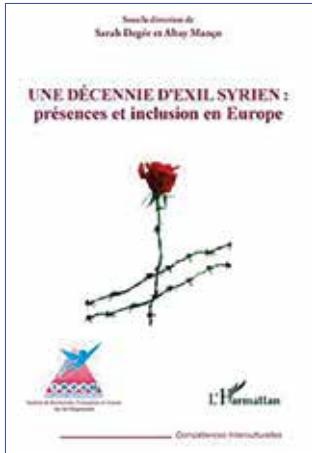
BR-MB 2022

Derrière l'exil, des projets DE VIE

Psychopédagogue, Sarah Degée a acquis une expérience professionnelle de sept années dans l'enseignement et de huit années dans l'associatif. C'est dans ces secteurs, qu'elle a rencontré des travailleurs en manque de repères ou d'outils pour accompagner des réfugiés syriens. De là est né un projet d'ouvrage collectif « Une décennie d'exil syrien : présences et inclusion en Europe ».

© Elio Germani





Dès l'introduction, vous présentez le livre que vous avez co-dirigé avec Altay Manço comme un outil d'information et d'analyse. Qu'est-ce que les travailleurs sociaux y trouveront d'utile pour leur action avec les réfugiés syriens ?

Sarah Degée : L'avantage de ce livre est d'offrir différentes grilles de lecture grâce aux approches multidisciplinaires – ce qui permet au lecteur de se pencher sur les sujets qui l'intéressent davantage en fonction de son terrain.

Par exemple, deux articles traitent de l'enseignement : l'un sur les dispositifs DASPA (accueil et scolarisation des élèves primo arrivants et assimilés) et l'autre sur le parcours des réfugiés dans l'enseignement supérieur. Il y a aussi des articles sur les pratiques artistiques. Plus loin, un article collectif aborde l'insertion socioprofessionnelle et plus spécifiquement la question de l'entrepreneuriat de travailleurs syriens.

Au-delà de pouvoir choisir un chapitre ou l'autre selon ses centres d'intérêt, la lecture de l'article qui porte sur la compréhension du contexte syrien me semble être un préalable. Car il s'agit de bien prendre en compte les enjeux et réalités de ce conflit complexe. Il s'agit également de pouvoir déconstruire la propagande de guerre, les fausses informations et les discours de Bachar Al Assad relayés dans certains milieux. Ceux-ci conduisent à une analyse binaire où il ne resterait qu'une alternative : soutenir Bachar Al-Assad ou les jihadistes. Le soutien à un dirigeant qui a massacré son peuple et détruit la Syrie ne peut être une alternative. Il est nécessaire de se prémunir de ce discours binaire pour travailler avec les exilés.

Il me semble également utile de pouvoir lire les trois chapitres rédigés par les auteurs syriens. Il faut souligner qu'eux-mêmes ont eu un parcours migratoire et sont ou étaient réfugiés. Avec Salim Sendiane, docteur en droit, nous avons rédigé l'article « Comprendre la crise syrienne : lecture d'une tragédie ». Hazem Yabroudi, quant à lui, linguiste et romaniste de formation, propose un texte sous forme de pièce de théâtre. Il insiste sur l'importance de ne pas réduire les Syriens et Syriennes à l'exil, mais de les considérer avec leurs rêves, leurs désirs et leurs vécus d'avant-guerre. Il décrit également ce que pouvait être la vie en Syrie avant la guerre. Basel Addoum, diplômé en littérature et artiste, traite des carrières migratoires d'artistes syriens. Il souligne, entre autres, l'intérêt de valoriser les projets construits par les personnes réfugiées pour les personnes réfugiées, en insistant sur la plus-value de l'art en matière d'inclusion.

A quelle étape avez-vous associé les auteurs syriens dans votre travail de préparation ? Et une fois associés, quelle empreinte ont-ils donnée sur votre façon de conduire le projet ?

Sarah Degée : Hazem Yabroudi et Basel Addoum ont participé au projet dès le départ. Salim Sendiane l'a rejoint peu de temps après. Depuis la conception du projet, j'ai eu à cœur de ne pas réduire les Syriens et Syriennes à des objets d'étude. Etre enfermé dans le statut d'objet de discours, se voir dépossédé de la narration de sa propre histoire et ne pas être associé à la construction du savoir, constitue une violence symbolique. Celle-ci s'ajoute à la violence de la guerre et de l'exil. Le propos de Brigitte Herremans dans le chapitre « Les mots et les mondes de Syrie : contrer le silence narratif » développe d'ailleurs ces idées avec précision.



© Elio Germani

Mon souhait, à l'aube du projet, était de rassembler une moitié de contributeurs syriens et syriennes, sans pour autant viser une représentativité. Malgré différentes prises de contact et efforts, cela n'a pas été possible. Nous pouvons avancer différentes hypothèses pour expliquer cela. D'une part, parmi les Syriens et Syriennes résidant en Europe, une minorité est francophone et peut rédiger dans un niveau de langue tel qu'exigé pour ce type de publication. D'autre part, il me semble que les Syriens et Syriennes ayant étudié en français, sont, pour un certain nombre d'entre eux, très souvent sollicités par de telles requêtes. Or, celles-ci nécessitent de se remémorer la guerre, l'exil, l'installation... ce qui peut raviver des souvenirs douloureux. Enfin, contribuer à ce type de publication, c'est donner de son temps, de son énergie, de son savoir, ce que nous ne pouvons rétribuer. Nous pouvons comprendre qu'il ne s'agit pas d'une priorité pour qui est aux prises avec des démarches administratives, la recherche d'un travail ou autres, comme c'est le cas pour beaucoup de personnes réfugiées.

Ceci étant précisé, un certain nombre de Syriens et Syriennes ont gravité autour de l'ouvrage en plus des trois auteurs cités. Nous avons franchi les différentes étapes du travail en dialogue avec des Syriens et Syriennes rencontrés au fil des activités. Au fur et à mesure, je me suis créé un réseau parmi la communauté syrienne et suis allée à la rencontre d'associations travaillant avec ce public en Belgique et en France. Cela m'a permis d'avoir de nombreux échanges, de nourrir mes réflexions, de remoduler mes préconceptions et d'engendrer des questionnements. Comment nommer l'Autre et ses réalités ? Comment ne pas s'approprier ni déformer son vécu ? Comment construire un savoir sur l'immigration syrienne qui soit au plus juste, dont la démarche de construction soit la plus éthique possible ? Pour ne citer qu'une illustration,

j'ai eu de nombreux échanges avec l'artiste et activiste Abdulazez Dukhan qui réalise la couverture de l'ouvrage. Refusant les images misérabilistes, il a attiré mon attention sur les représentations véhiculées à propos des personnes réfugiées.

De plus, dans cet ouvrage davantage qualitatif que quantitatif, plusieurs contributions se basent sur des témoignages. David Lagarde, par exemple, est parti à la rencontre de réfugiés syriens et syriennes, des camps de Jordanie jusqu'en Allemagne. Leurs récits sont pétris d'humanité. Dans l'article d'Elodie Oger sur les DASPA, c'est touchant de lire qu'un des élèves interviewé rêve de devenir architecte pour reconstruire la Syrie. A travers leur pratique thérapeutique, Jean-Claude Métraux et Sonia Ciotta expliquent combien il est essentiel de ne pas enfermer les exilés en provenance de Syrie dans la catégorie « Syriens ». Les considérer d'abord comme « humains » permet de penser nos « similitudes fondamentales ».

Aussi, grâce à différents échanges et témoignages, j'ai pris conscience à quel point la Syrie est plurielle, notamment en termes de diversité ethniciée, de groupes religieux, de classes sociales, de niveaux d'instruction... Cette diversité se retrouve au sein du groupe syrien en exil en Europe. Elle devait donc apparaître dans le livre. Ma volonté était d'aller au-delà des clichés sur la Syrie et, par voie de conséquence, sur les musulmans – ou du moins des populations pensées comme musulmanes dans leur ensemble. A noter d'ailleurs que de nombreux Syriens sont chrétiens. L'araméen, langue de Jésus, est d'ailleurs encore parlée en Syrie.

A côté des sujets attendus, comme l'insertion socioprofessionnelle ou l'accès à l'enseignement, vous ajoutez des angles d'approche plus inédits, notamment sur les femmes lesbiennes et les personnes trans en exil. Comment ces thèmes ont-ils été intégrés au sommaire ?

Sarah Degée : Je suis particulièrement sensible à la question du genre. Je pense qu'elle est incontournable en matière de migrations. A titre d'illustration, je me souviens avoir

rencontré une étudiante syrienne mécontente parce qu'on lui demandait régulièrement d'où elle venait, si elle avait subi des viols sur des routes migratoires et pourquoi elle ne portait pas le foulard. Des questions particulièrement intrusives et stigmatisantes que certains se permettent de poser lorsqu'ils cantonnent l'autre à son histoire d'exilée. Un chapitre sur la question du genre avait donc toute sa place dans l'ouvrage. Sabreen Al Rassace, de l'association Revivre qui accueille des exilés syriens, est spécialisée en genre et exil. Elle m'a contactée après avoir pris connaissance de notre appel à contributions. J'ai été ravie d'ajouter cette thématique au sommaire parce que ces questions ouvrent un champ de vision et une considération différente qu'on peut porter sur ces populations. Son propos porte sur les femmes, les lesbiennes et les personnes transgenre. Prenant appui sur sa pratique, elle mène une réflexion, entre autres, sur les conditions d'accueil de ces personnes vulnérabilisées.

Un des objectifs annoncés de votre travail était aussi de pointer les priorités pour l'inclusion des Syriennes et des Syriens dans la société belge. Quelles sont ces priorités ?

Sarah Degée : L'exil syrien est lourdement chargé en représentations au vu de toute la médiatisation déclenchée suite à la crise de l'accueil en 2015. Aussi, la guerre en Syrie est l'une des plus montrées et dites de l'Histoire. Dans ce contexte, un préalable nous paraît essentiel : pouvoir nous décentrer de nos préjugés et stéréotypes et faire un travail sur nos propres représentations. Je rejoins les auteurs qui ont souligné la question de réciprocité : nous avons autant à apprendre les uns des autres. Mais cette réciprocité se co-construit, en commençant par considérer l'autre en tant que sujet animé par un libre arbitre, avec ses rêves, ses volontés, ses désirs aussi. J'observe qu'on présente souvent les réfugiés comme des victimes de fait. Mais derrière l'exil, il existe également des projets de vie.

Au-delà de cette inversion des conceptions à opérer, il y a également un travail à entreprendre au niveau des politiques migratoires et des politiques d'accueil, d'autant plus que l'actualité nous ramène sans cesse à ces questions. Je lis sur les réseaux sociaux que des réfugiés syriens se mobilisent en

solidarité avec les Ukrainiens fuyant la guerre, se rappelant, parallèlement, que leurs conditions d'accueil furent déplorables.

Parmi les priorités, nous avons aussi souligné l'importance de faciliter l'inclusion aux niveaux de l'enseignement, de l'emploi, des loisirs, de l'expression artistique ou autres – ce qui recouvre beaucoup de pans de la société. En réalité, nous connaissons de nombreuses bonnes pratiques ; nous avons déjà des clefs pour agir. Par exemple, l'UC Louvain et la VUB ont mis sur pied des programmes porteurs de sens où il existe des possibilités d'inclusion au sein de l'enseignement supérieur pour des jeunes réfugiés.

Je pense qu'il est temps de sortir de la logique des bonnes volontés individuelles. Car, malgré toute la bienveillance des citoyens et citoyennes, leurs actions peuvent parfois engendrer un rapport de dettes symboliques, voire sombrer dans la charité. C'est problématique car ces rapports viennent alors renforcer le stéréotype des Syriens et Syriennes uniquement victimes qui ont besoin des Occidentaux généreux. Alors qu'en réalité, l'accueil des réfugiés est une obligation de tout Etat signataire des conventions internationales relatives au statut des réfugiés. Ce droit à l'accueil doit créer des rapports de solidarité, et sans doute de réciprocité, qui sont beaucoup plus justes.

L'attente des demandeurs d'asile dans les centres d'accueil est une période difficile où les gens ont l'impression de perdre leur temps, où leurs projets sont mis sur pause – bref, une attente longue et psychiquement éprouvante. Et une fois leur statut régularisé, ils doivent trouver un logement et un emploi – une épreuve de plus. Cet état de fait démontre jusqu'où le gouvernement a la volonté et les capacités d'accueillir les personnes qui fuient les guerres. On prend aussi conscience que ces questions renvoient au poids de l'Histoire, à nos perceptions des autres, où l'orientalisme et l'islamophobie laissent leurs traces. ▶

Propos recueillis par **Nathalie Caprioli** avec **Nora Mies** (stagiaire)



© Lieven Soete

Ecrivaine, comédienne, metteuse en scène.
Jacky est son dernier roman paru, éd. Gallimard, 2021. Geneviève **DAMAS**

Dans TA langue



Tu n'imaginais pas ta vie comme ça. Tu pensais : « Le plus dur, ce sera la traversée. De l'autre côté, tout ira bien. Tout est possible en Europe pour peu qu'on y soit. » Tu as promis à ta femme et à tes filles qu'elles te rejoindraient vite. Tu voyais une grande maison, un jardin avec des fleurs, un chien qui te ferait la fête quand tu rentreras du travail. Le premier jour à Bruxelles, tu as pensé que tu ne t'habituerais jamais au froid. Aujourd'hui, il te paraît plus supportable. Certains jours, tu te demandes même comment tu ferais dans la chaleur de ton pays. Cela fait trois ans que tu es ici. Heureusement que tu as trouvé ce squat, sinon, tu n'y arriverais pas. Tes filles ont grandi. Tu n'as pas été là quand la petite s'est mise à marcher, quand la grande a commencé à lire. Certains soirs, tu ne sais plus si tu as bien fait de partir. Tu te répètes ce que disait ton père au moment du coup d'Etat : « Ne pas penser, avancer toujours, faire ce qu'on a à faire, sans se retourner. » En marchant vers l'abattoir, il y a quelques mois, tu as découvert ces photos sur le mur un beau matin. Tous ces gens qui ne te connaissaient pas, mais te souriaient pour le début de ta journée. Tu n'avais

pas le temps de t'arrêter, mais tu t'es promis qu'après le travail, tu prendrais le temps de les regarder un à un. C'est ce que tu as fait. La nuit était tombée depuis longtemps, mais ils te souriaient toujours dans la lumière des réverbères. Au fur et à mesure des jours, tu t'es mis à leur imaginer une vie. Ce qui leur manque, ce qu'ils cachent, ce dont ils rêvent dans la grande ville anonyme. Peu à peu, ils te sont devenus une sorte de famille. Ceux à qui tu parles dans ta langue quand tu te sens seul. Il y en a surtout un dont tu es proche, celui qui vient du même continent que toi, qui sourit toujours, avec ses lunettes et son sweat-shirt. Tous les jours tu le salues : « Bonne journée, Papa. », comme on appelle dans ton pays, un homme plus âgé. Toujours il te répond quelque chose : « Bonne journée, Abdoulaye » ou « On se voit ce soir, mon grand » ou « Ne prends pas froid ». Cela aide à traverser les journées. Au fur et à mesure des semaines, certaines photos ont commencé à disparaître. Mais Papa est resté, intact. Tu te doutes que bientôt les hommes de la commune viendront tout enlever. Tu te demandes comment tu feras.

Éditeur responsable : Alexandre Ansay

Responsable de rédaction : Nathalie Caprioli

Ont contribué à ce numéro : Francesca Belotti, Massimo Bortolini, Geneviève Damas, Sarah Degée, Piernicola Di Pirro, Elio Germani, Nicolò Gugliuzza, Bouchra Gzouly, Christine Kulakowski, Altay Manço, Nora Mies (stagiaire), Saadia Mosbah, Basile Nzolameso, Pascal Peerboom, Barrack Rima, Ariella Rothberg, Daniela Salamandra, Lieven Soete, Diana Szántó.

Photo de couverture : © Lieven Soete.

Comité éditorial : Ali Aouattah, Loubna Ben Yaacoub, François Braem, Vincent de Coorebyter, Kolé Gjeloshaj, Billy Kalonji, Younous Lamghari, Silvia Lucchini, Altay Manço, Marco Martiniello, Anne Morelli, Nouria Ouali, Andrea Rea.

Création graphique : Paul d'Artet

Mise en page : Pina Manzella

Impression : IPM

Les textes n'engagent que leurs auteurs. Les titres, intertitres et brefs résumés introductifs sont le plus souvent rédigés par la rédaction.



Avec l'aide de la Commission communautaire française, du Service d'éducation permanente, de la Fédération Wallonie-Bruxelles et d'Actiris.



imag est le bimestriel édité par
le **CBAl asbl** - Av. de Stalingrad, 24
1000 Bruxelles
tél. 02/289 70 50
imag@cbai.be - www.cbai.be



ABONNEZ-VOUS ! PRIX LIBRE

Payez en fonction de vos moyens
et soutenez le travail de l'équipe de rédaction.
Par numéro ou par an (5 n°)
Disponible en format papier et numérique.

Versez votre participation sur le compte

IBAN BE34 00107305 2190

Prix indicatif : 5 euros/numéro

En n'oubliant pas de préciser
vos nom et adresse en communication ainsi
que la mention format papier ou numérique.

